

**« Genèse et crise de la sociologie : Étude sur l'épistémologie de Raymond Boudon »**

Par : Ali Mohamed

Thèse soumise à la  
Faculté des études supérieures et postdoctorales  
dans le cadre des exigences  
du programme de maîtrise en sociologie

Département de sociologie  
Faculté des Sciences Sociales  
Université d'Ottawa

©Ali Mohamed, Ottawa, Canada, 2011

## **Genèse et crise de la sociologie : Étude sur l'épistémologie de Raymond Boudon**

La sociologie a proposé une multitude d'explications sur divers phénomènes sociaux. Cependant, plusieurs sociologues, dont Boudon se sont surtout intéressés à l'aspect scientifique de la sociologie. Les questions les plus souvent posées lorsqu'on entreprend de telles études se penchent essentiellement sur le caractère scientifique de la discipline sociologique. Quels sont les critères de scientificité de la sociologie ? Quel est son sens épistémologique dans la littérature scientifique ? Quel est son raisonnement existentiel dans la construction du savoir ? La sociologie pourrait-elle être traitée méthodologiquement parlant au même titre que les autres disciplines des sciences naturelles ou particulières ? Si oui, pourrait-elle expliquer les lois des phénomènes sociaux à partir des observations hypothético-déductives sur la nature de la réalité sociale ? Dans cette thèse, nous tenterons de répondre à ces questions en nous appuyant sur des concepts élaborés par les sociologues classiques et contemporains.

## **Remerciements**

### **Au nom de Dieu, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux**

Les louanges appartiennent à Allah Seigneur des mondes, Maître du Jour de la rétribution, et que la paix et les bénédictions d'Allah soient sur Son Prophète bien aimé Muhammad (PSL)<sup>1</sup> ainsi que sur sa famille et ses compagnons.

En effet, l'âme à l'état originel est prête à recevoir n'importe quelle influence, bonne ou mauvaise... Tout enfant naît à l'état naturel (fitra). Ce sont ses parents qui font de lui un Juif, un Chrétien ou un Mazdéen « un Zoroastre ». (Al-Asqalani A., 1996 : 198)

Cette citation est à la source de l'inspiration qui éveilla en moi le désir de me pencher sur ma question d'étude. Le Prophète (PSL) de l'islam dit que tout le monde est né à l'état pur (inné), mais c'est par les notions acquises au contact d'un milieu culturel que l'enfant devient un prototype issu d'un processus d'observation et d'imitation. Cette même question fut étudiée en sociologie par une multitude de chercheurs et soulève jusqu'à ce jour de grands débats passionnés et passionnants.

Je tiens tout particulièrement à remercier ma mère, qui fut pour moi un véritable exemple de persistance et de courage tout en étant dotée d'un esprit d'une grande indépendance. Elle m'a donné la chance de suivre mon propre destin et m'a toujours supporté. Je tiens donc à dédier cette thèse à ma chère mère. Je voudrais aussi remercier ma sœur aînée, Fatima pour ses conseils judicieux de même que mes frères et sœurs ; Hanane, Beyrouth, Marwa, Hassan et Mohamed. Je les remercie tous pour leur support et leur affection.

J'aimerais tout particulièrement remercier mon directeur de thèse M. Leroux sans qui rien, de tout ceci n'aurait été possible, de même que M. Couton pour son support et ses conseils judicieux. Je voudrais aussi remercier Dekka Omar, une amie et une collègue pour son assistance.

---

<sup>1</sup> (PSL = La Paix Soit avec Lui)

## TABLE DES MATIERES

<b>Introduction.....</b>	<b>6-11</b>
<b>Le problème.....</b>	<b>12-16</b>
<b><u>Chapitre 1 - Les sociologues classiques (holistes et individualistes méthodologiques)</u></b>	
1.1 Études sur les sociologues classiques.....	17-19
1.2 Auguste Comte et la nouvelle science.....	19-22
1.3 Rupture de la sociologie et les premiers holistes classiques.....	22-23
1.4 Marx et son ambivalence de l'épistémologie sociologique.....	24-27
1.5 Tocqueville : précurseur de l'individualisme.....	27-31
1.6.1 Émile Durkheim et la science positive.....	32-33
1.6.2 Le fonctionnalisme durkheimien : la science des faits sociaux.....	33-35
1.7.1 Max Weber et l'individualisme méthodologique.....	35-37
1.7.2 Les fondements de la sociologie compréhensive.....	37-38
1.7.3 L'action rationnelle du capitalisme moderne.....	38-40
<b><u>Chapitre 2 – Boudon et la question de la rationalité</u></b>	
2.1 Le sociologue contemporain et l'épistémologie sociologique.....	41-43
2.2 Pareto et la raison de l'action sociale de la sociologie.....	44-46
2.3 Boudon et la pensée de l'action sociale de Pareto.....	46-49
2.4 Les problèmes de la philosophie de l'histoire de Simmel selon Boudon.....	49-53
2.5 Le concept de l'action rationnelle dans la sociologie contemporaine.....	53-55
2.6 La Crise de la sociologie et la menace du relativisme contemporain.....	55-68
2.7 Homo oeconomicus Vs Homo sociologicus.....	69-71

2.8 Le dépassement de l'homo sociologicus sur l'homo oeconomicus.....71-72

**3. Le statut scientifique de la sociologie : débats et Enjeux**

3.1 Des questions de l'épistémologie.....73-74

3.2 La sociologie, une discipline pseudo-scientifique ?.....74-77

3.3 La sociologie, une physique sociale.....78-80

3.4 Les principes de la socialisation de l'acteur social selon Boudon.....81-85

**Conclusion.....86-93**

**Bibliographie.....94-98**

## **Introduction**

La sociologie a proposé une multitude d'explications sur divers phénomènes sociaux ; que ce soit sur l'origine de la culture, sur la déviance ou encore sur la socialisation des individus. Mais, le but de cette thèse n'est pas de comprendre si la sociologie est en mesure de résoudre ces énigmes mystérieuses sur le fondement de la société, mais elle s'intéresse plutôt à ses fondements épistémologiques ; elle s'intéresse surtout à la sociologie en tant qu'une discipline scientifique. Pour cette raison, je me suis penché sur l'un des plus grands sociologues de notre temps, Raymond Boudon, afin d'expliquer le sens de la démarche scientifique qu'il a proposée dans ses travaux.

Dans cette perspective, puisque cette question est cruciale chez Boudon, une place centrale sera accordée à la rationalité de l'acteur social. Car, de fait, les questions le plus souvent posées sont celles qui portent sur cet aspect de la sociologie. Quels sont les critères de scientificité de la sociologie ? Quel est son sens épistémologique dans la littérature scientifique ? Quel est son raisonnement existentiel dans la construction du savoir ? La sociologie pourrait-elle être traitée méthodologiquement parlant au même titre que les autres disciplines des sciences naturelles ou particulières ? Si oui, pourrait-elle expliquer les lois des phénomènes sociaux à partir des observations hypothético-déductives sur la nature de la réalité sociale ?

Dans les pages qui suivent, nous tenterons de répondre à ces questions en nous appuyant sur les concepts élaborés par les sociologues classiques et contemporains. Dans le premier chapitre, l'on tentera d'expliquer l'origine de la sociologie et les raisons qui l'ont empêchée d'atteindre un statut de science comparable aux sciences de la nature. L'empêchement de son évolution scientifique a été induit en premier lieu par la fragmentation des deux pôles théoriques opposés entre les théoriciens de l'holisme de ceux de l'individualisme méthodologique. D'un

côté, on trouve le camp des déterministes classiques (Auguste Comte, Karl Marx, Émile Durkheim) qui considèrent que la société conditionne toujours les agents sociaux, et que la nature de l'être individuel est subordonnée à la totalité sociale.

On désigne comme holiste une idéologie qui valorise la totalité sociale et néglige ou subordonne l'individu humain. Par extension, une sociologie est dite holiste si elle part de la société globale et non de l'individu supposé donné indépendamment. (Dumont, 1991 : 303)

De l'autre, il y a les anti-déterministes (Alexis de Tocqueville, Max Weber) qui s'appuient sur la liberté et l'autonomie rationnelle des acteurs sociaux dans le système social au sein duquel les intentions et les actions de l'individu sont observées.

Soit à expliquer un phénomène social P. [...] Une explication est dite individualiste (au sens méthodologique) lorsqu'on fait explicitement de P la conséquence du comportement des individus appartenant au système social dans lequel P est observé. (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 306)

Même si ces penseurs de la sociologie classique ne se sont pas entendus sur un soubassement commun de cette discipline nouvelle, ils ont pourtant contribué à la découverte de cette science constructive de la nature sociale. Ils ont créé ainsi une place de choix pour la sociologie dans l'ontologie scientifique, ce qui a permis par la suite aux futures sociologues d'approfondir le fondement de la sociologie, celui de son contexte existentiel dans les sciences sociales et particulières. Nous invoquerons, dans le chapitre deux, cette réalité conceptuelle qui met de l'avant la racine de la sociologie pragmatique dans la manifestation de la science du savoir.

Durant les années 1960, l'Europe fait face à une crise sociale et identitaire; celle de la contre-culture. L'évocation du relativisme contemporain est devenue pour plusieurs la raison d'être même de la sociologie européenne. Cette nouvelle tangente qu'empreinte la sociologie en Europe, provoque chez certains un mouvement d'opposition qui tente pour sa part de faire

renaître la sociologie européenne de ses cendres en faisant d'elle à nouveau une discipline dotée d'une approche scientifique axée sur l'étude de la réalité sociale. L'un de ces sociologues à qui l'on peut attribuer la restructuration de la sociologie européenne s'avère à être Raymond Boudon. Il est connu pour avoir écrit plus d'une dizaine d'ouvrages honorables sur la compréhension de la sociologie, reflétant son raisonnement de la science des faits sociaux. Boudon se penche notamment sur les énigmes fondamentales de la scientificité de la sociologie en énumérant plusieurs de ces logogripes méthodiques à savoir ; sa place dans la classification des sciences, le paradigme de l'acteur social déjà initié par Vilfredo Pareto, les théories des problèmes de l'histoire de Georg Simmel et l'essence de l'individualisme méthodologique. Le chapitre deux illustrera l'impact du relativisme dans le paysage sociologique européen ainsi que les conséquences de son expansion ; à savoir l'apparition du postmodernisme. Il s'agira ensuite de comparer le parcours de la sociologie européenne contemporaine à celle de l'Amérique.

En s'appuyant sur le modèle de la pensée de Pareto sur l'action sociale de l'individu, Boudon va redéfinir à nouveau la sociologie dans le contexte de la théorie du choix rationnel. Ce postulat fondamental de la sociologie va se fonder en partie sur l'analyse des systèmes d'interaction afin de comprendre les actions logiques et non logiques des acteurs sociaux. Ce qui par la suite a poussé Boudon à affirmer que c'est l'individu et non le tout, qui est « l'atome logique » de l'analyse sociologique. L'on visitera notamment dans le chapitre trois comment Boudon tisse un lien épistémologique entre son approche et celle de Pareto et de Simmel.

Influencé par ses prédécesseurs de la sociologie classique, Boudon veut qu'on explique la sociologie par l'entremise de la logique du social. Il présente en effet le modèle de l'*homo sociologicus* comme l'identité de l'idéal-type qui serait en mesure d'interpréter la sociologie épistémologique. Auparavant pour Boudon, la sociologie démontrait une persévérance

scientifique dans son origine méthodologique. Elle s'appuyait sur la méthode hypothético-déductive de la théorisation poppérienne de sorte qu'elle pouvait expliquer l'anatomie sociale de la nature humaine. Alors que de nos jours, Boudon considère que la sociologie européenne subit un recul dans sa compréhension fonctionnelle car elle ne se limite plus seulement à la nature physique de la société. Au contraire, son discours sociologique accorde une complexité plus subjective au caractère social de l'individu, et ce au détriment de son épistémologie initial. Pour les détracteurs du relativisme contemporain, la sociologie des sciences est remise en question par l'entremise des propositions scientifiques universelles qui comportent des éléments à la fois réfutables et vérifiables. Il n'y a pas concrètement-dit des réponses absolues aux conjonctures des théories universelles. La sociologie européenne dans sa nouvelle direction méthodologique reflète davantage selon eux un corpus disciplinaire au tendance philosophique plutôt que scientifique.

Suite à la révolution culturelle des années 1960 en Europe, le relativisme a commencé à s'imposer. Cette branche métaphysique représente pour la masse cultivée une approche à la fois expressive et démagogique (Boudon, 2008 : 28-29). Toutefois, Raymond Boudon ne s'attaque pas au *bon* relativisme qu'il qualifie de sociologie abstraite. Son aversion pour cette philologie sociologique cible plutôt le relativisme épistémologique (cognitif). En effet, Boudon reproche au relativisme épistémologique son adhésion au paradigme du « *chacun sa vérité* ». Une telle approche fait appel à la raison de l'équivoque et du scepticisme qui mine la pensée théorique de la sociologie. Malgré cela, la masse opte pour un discours populaire et idéaliste, et ne se fatigue plus pour tenter de comprendre le rationalisme des propositions scientifiques à l'égard de l'étude des phénomènes sociaux. Pour cette raison, le relativisme épistémologique (cognitif) a réussi à

séduire et à méconduire les disciples de la sociologie européenne dans leur compréhension du comportement de l'acteur social et de sa conscience collective au sein de la société.

Pour contrarier la popularité du relativisme cognitif, Raymond Boudon entreprend de dire que la sociologie ne devrait pas agir complètement comme les sciences pures car ses lois sociales sont beaucoup plus complexes que celles analysées par la méthode hypothético-déductive. Ce n'est pas au sociologue d'expliquer l'évolution de la sélection naturelle dans les lois des phénomènes sociaux. Le caractère de l'acteur social est très subjectif par rapport à l'étude écologique de la biosphère ou de la loi physique de la gravité. Ces sciences se focalisent sur la nature physique des éléments organiques et inorganiques de ce qui nous entourent dans l'atmosphère. Pour offrir une explication pratique sur la scientificité de la sociologie dans ma thèse, c'est dans le chapitre deux et trois que je vais élaborer les recherches épistémologiques du modèle de *l'homo sociologicus* et sur sa nature méthodologique.

L'individualisme, la libre pensée ne datent ni de nos jours, ni de 1789, ni de la réforme, ni de la scolastique, ni de la chute du polythéisme gréco-romain ou des théocraties orientales. C'est un phénomène qui ne commence nulle part, mais qui se développe, sans s'arrêter, tout au long de l'histoire. (Durkheim, 1992 : 146)

De ce fait, Raymond Boudon démontre que l'idéal-type de *l'homo sociologicus* est le modèle par excellence pour expliquer le paradigme des lois sociales. Par exemple, il fait une comparaison compréhensible entre le modèle de *l'homo oeconomicus* et celui de *l'homo sociologicus*. Il révèle que l'expression de *l'homo sociologicus* ne peut pas être expliquée par le jeu naturel ou soit par une constance psychologique, et ce modèle ne substitue pas la causalité sociale à la causalité économique. Selon lui, *l'homo sociologicus* ne se réduit pas à la maximisation du profit matériel (financier ou d'intérêt), il voit un dépassement plus complexe et logique de ce modèle à celui de *l'homo oeconomicus*, c'est évidemment celui de la compréhension de la neutralité axiologique. C'est dans les dernières pages du chapitre deux que

je vais prendre l'opportunité de me comporter comme un observateur de la neutralité axiologique pour pouvoir étudier de près les études liées aux phénomènes sociaux.

Enfin, nous dégagerons les principales articulations de *l'homo sociologicus* dans le chapitre trois afin de repérer les aboutissements logiques de l'action rationnelle. La notion même de *l'homo sociologicus* est pleinement réaliste, dans la mesure où elle permet de dégager une analyse causale de l'action sociale à partir de l'action individuelle. Cependant, la sociologie n'est guère populaire dans un contexte dominé notamment par les critiques démagogiques, les idéologies et plus particulièrement le parangon du relativisme cognitif. Aujourd'hui, le statut scientifique de la sociologie en Europe a beau être discuté et remis en question, il n'en demeure pas moins que cette discipline est encore capable de produire des théories solides au plan scientifique.

## Le problème

Dans cette thèse, nous parlons d'"épistémologie" au sens lexicographique, à savoir « l'étude critique des sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée (théorie de la connaissance.)<sup>2</sup> ». Et d'après Bunge, de façon générale, l'épistémologie peut se définir « comme la philosophie de la science, qui est une branche de la philosophie qui étudie la recherche scientifique et son produit, la connaissance scientifique. » (Bunge, 1983: 13). Cela ne veut pas dire pour autant que la sociologie part de prémisses comme ceux que l'on retrouve dans les sciences de la nature. Car disséquer ses lois sociales sont beaucoup plus complexes que celles analysées par la méthode hypothético-déductive de la nature physique de la science. Comme par exemple, on ne veut pas comprendre comment les éléments chimiques réagissent dans le comportement de l'acteur social. Mais plus essentiellement, comment peut-on évaluer la réalité donnée des faits sociaux ?

Raymond Boudon nous a bel et bien expliqué quelle était sa position axiologique sur la notion de la sociologie en tant que discipline scientifique. Boudon veut essentiellement une sociologie épistémologique, rigoureuse et méthodique. Une discipline qui pourrait bien décrire la nature des phénomènes sociaux à travers les démarches scientifiques, dont les analyses seront énoncées par la méthode hypothético-déductive et en concordance avec le modèle scientifique formulé par Karl Popper.

Cette remarque nous offre l'occasion d'énoncer la tâche principale des sciences sociales théoriques. Elle consiste à déterminer les répercussions sociales non intentionnelles des actions humaines intentionnelles. *Karl Popper, Conjectures and Refutations.* (Boudon, 1989 : 5)

Ainsi, tout au long de ma thèse, je me suis basé essentiellement sur les ouvrages suivants de Raymond Boudon : *Études sur les sociologues classiques (1998) et Tome II (2000), La crise*

---

<sup>2</sup> Le Robert MicroPoche, Paris; Dictionnaires le Robert, 1988 p. 465

*de la sociologie (1971), La logique du social (1979), Effets pervers et ordre social (1989) et le relativisme (2008).*

Dans le premier chapitre, nous nous intéresserons surtout aux *Études sur les sociologues classiques Tome I (1998) et II (2000)*. Dans ces ouvrages, Boudon cherche à dégager les fondements scientifiques de la sociologie. La plupart de ces théoriciens faisaient preuve d'une grande rigueur méthodique, ce fut notamment le cas d'Auguste Comte dans son élaboration de la physique sociale. Pour Marx, sa typologie sociologique ne pouvait s'expliquer que par l'entremise de l'évolution de l'histoire de la société (le déterministe de l'idéalisme révolutionnaire), alors qu'Alexis de Tocqueville, introduisait déjà à son époque la genèse de la sociologie dans son environnement épistémologique. Alors que les deux précurseurs les plus importants de la littérature sociologique, Émile Durkheim et Max Weber, ont fait comprendre la sociologie par des voies plus compréhensives et explicatives de cette discipline. Évidemment sous les théories du fonctionnalisme et de l'individualisme méthodologique des faits sociaux de la société.

Dans le chapitre deux, nous estimons qu'il y a, notamment, deux œuvres qui ont permis à Raymond Boudon de repenser à la sociologie contemporaine dans son contexte scientifique, *La crise de la sociologie (1971)* et *La logique du social (1979)*. Grâce à ces deux œuvres, Boudon est devenu l'un de ces sociologues à qui l'on peut attribuer, d'une certaine manière, la restructuration de la sociologie européenne dans son terme épistémologique.

Dans son ouvrage, *La crise de la sociologie (1971)*, Raymond Boudon démontre que la sociologie n'est pas dissociée de ses méthodes épistémologiques dans son entité explicative. Selon Boudon, c'est Karl Popper qui a ouvert le champ de la critique épistémologique sur le concept d'une proposition scientifique. Dans son modèle du réfutationnisme, Karl Popper nous

explique qu'il est impossible de prouver une théorie car il n'y pas de vérité absolue dans une conjecture telle que l'analyse scientifique (Boudon, 1971 :156). Ainsi, les hypothèses énigmatiques de la proposition scientifique doivent soit se déduire à partir des prémisses *plausibles*, ou aboutir à des théories *réfutables* (falsifiables). Ce sont ces *deux* démarches qui peuvent acheminer la progression des connaissances scientifiques. C'est de la sorte que la méthode hypothético-déductive a pu surgir de la proposition scientifique, permettant ainsi à la science en générale de devenir un domaine de vocation théorique pour toutes les disciplines de nature physique (Biologie, Chimie, Physique, etc.).

Ainsi, Popper énonce qu'une proposition scientifique est une proposition qui peut être démontrée fausse. Cet énoncé repose sur la remarque qu'une proposition universelle peut être démontrée *fausse* par application d'un critère défini et fini, tandis qu'il n'existe aucun critère fini et défini de *vérité*. Il énonce par exemple que le critère de falsification permet de décrire de façon rigoureuse la distinction entre propositions scientifiques et propositions non scientifiques. (Boudon, 1971 : 156-157)

Pourtant, dans son ouvrage, *La crise de la sociologie*, Boudon poinçonne le déclin de la sociologie méthodologique en Europe par l'émancipation du relativisme social dans les années 60. Les sociologues européens de l'après-68, explique-t-il, ne voulaient plus s'en tenir à une analyse des faits sociaux qui se ferait exclusivement par l'entremise de la méthode hypothético-déductive et privilégiaient davantage une approche axée sur le discours dialectique du relativisme populaire. C'est ainsi que Raymond Boudon explique ce qu'il qualifie de dérive de la sociologie contemporaine en Europe dans sa quête d'une critique expressive de son relativisme du social. Raymond Boudon retrace la léthargie de la sociologie européenne à l'ascension du relativisme épistémologique dans les littératures sociologiques.

Raymond Boudon revient sur la question du déclin de la sociologie en Europe dans son ouvrage *Le relativisme* (2008). Selon lui, c'est pendant les années 1960 que le relativisme

réussit à s'installer. La sociologie européenne donc est devenue une discipline inerte qui ne pouvait difficilement se définir en tant qu'étude empirique parce qu'elle a été interrompue par les bouleversements de la contre-culture et l'ascension des sociologues du relativisme.

Le relativisme contemporain est devenu la nouvelle typologie dogmatique de la sociologie européenne. Cette branche métaphysique représente pour la masse cultivée une approche à la fois expressive et démagogique (Boudon, 2008 : 28-29). Toutefois, Raymond Boudon ne s'attaque pas au *bon* relativisme qu'il qualifie de sociologie abstraite. Son aversion pour cette philologie sociologique cible plutôt le relativisme épistémologique (cognitif). En effet, Boudon reproche au relativisme épistémologique son adhésion au paradigme du « *chacun sa vérité* ». Une telle approche fait appel à la raison de l'équivoque et du scepticisme qui mine la pensée théorique de la sociologie. Malgré cela, la masse opte pour un discours populaire et idéaliste, et ne se fatigue plus pour tenter de comprendre le rationalisme des propositions scientifiques à l'égard de l'étude des phénomènes sociaux. Pour cette raison, le relativisme épistémologique (cognitif) a réussi à séduire et à méconduire les disciples de la sociologie européenne dans leur compréhension du comportement de l'acteur social et de sa conscience collective au sein de la société.

Ainsi que dans *La logique du social* (1979), Raymond Boudon constitue une introduction significative de l'analyse sociologique. Il donne une importance au concept de l'individualisme méthodologique de fait que cette théorie permet d'élaborer l'analyse des systèmes d'interactions (Boudon, 1979 : 72). Ces systèmes reposent sur des actions rationnelles et irrationnelles des individus (Boudon, 1979 : 72). Pour Boudon, c'est l'acteur social, et non la conscience collective du groupe, qui est l'atome logique de la compréhension sociologique. Comme l'explique, Yao Ayekotan Assogba, auteur de *La sociologie de Raymond Boudon: essai de synthèse et applications de l'individualisme méthodologique* (1999), Raymond Boudon est le sociologue contemporain qui cherche à refléter l'épistémologie de la sociologie dans son entité scientifique.

Une des caractéristiques de la pensée de Boudon, avons-nous déjà dit, c'est son dynamisme et son évolution constante du double point de vue épistémologique et méthodologique. C'est la démarche intellectuelle de l'auteur qui permet une telle progression. En effet, sur chaque sujet qu'il aborde en sociologie, il reprend la question là où ses prédécesseurs l'avaient laissée et il la fait toujours progresser de manière significative. Cela prouve, aux résultats, que sa démarche intellectuelle est d'une certaine solidité dont on peut alors rechercher les causes ou les raisons. Dans cette perspective, sa pensée s'articule autour de deux axes principaux :

1. l'individualisme méthodologique dont la conception évoluera chez lui ;
2. l'épistémologie des sciences sociales.

...Il s'agit respectivement de la théorie systémique de la rationalité de l'acteur ou du cadre d'analyse général de la sociologie boudonienne, de la théorie « restreinte » de l'idéologie, de l'étude du phénomène de persuasion et de l'auto-persuasion, de la théorie cognitive, du modèle cognitiviste et de la rationalité axiologique, du modèle cognitiviste, des valeurs et des sentiments moraux, et enfin du relativisme. (Assogba, 1999 : 89-90)

Dans le chapitre trois, à partir des méthodes de l'individualisme méthodologiques, Boudon propose une sociologie de neutralité axiologique. C'est de déduire les énoncés méthodiques des phénomènes sociaux à partir des observations vécues de la réalité construite (Boudon, 1971 : 188). Boudon fait recours à la méthode de la neutralité axiologique, dont l'homo sociologicus est le modèle qui parvient à étudier les phénomènes sociaux. En effet, l'homo sociologicus essaie d'éclaircir la notion de la société à partir du comportement d'autrui. Son principe de base est plus conceptuel car il cherche à redéfinir la notion de la société par la voie de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1989 : 68). Il démontre que la société est une conscience et une entité vivante au-delà du besoin physiologique par laquelle les individus acquièrent leurs compétences et leurs ressources sociales et deviennent des phénomènes sociaux (Boudon, 1989 : 68). La famille, l'école et la politique sont les institutions centrales de ce processus. D'autres caractéristiques comme la division du travail et la répartition en castes sont évidemment un modèle primordial du lien social. Ainsi, le principe de l'homo sociologicus permettrait de raisonner la réalité construite de ces questions fondamentales en se basant sur les relations objectives (les sensations observationnelles) de la nature sociale de l'homme (Boudon, et Clavelin, 1994 : 41).

Telles sont les questions que l'on trouvera au centre de cette thèse.

## **1. Les sociologues classiques (holistes et individualistes méthodologiques)**

### **1.1 Études sur les sociologues classiques**

Comme mentionnée dans l'introduction de la thèse, l'émergence de la sociologie dans le domaine des sciences sociales a altéré notre compréhension des faits sociaux et du fonctionnement de la société. Ceci ne se pouvait se produire sans la contribution des pères fondateurs de la sociologie, qui ont souvent adopté des positions méthodologiques tranchées : ceux qui adhèrent à la pensée holiste, estimant qu'il faut comprendre la société par la topographie du macro-social et du collectif (Comte, Marx et Durkheim); et ceux qui préfèrent se dire les protagonistes de l'individualisme sociologique qui prône quant à lui la proximité du micro-social et l'emphase sur les actions individuelles (Tocqueville et Weber). Malgré leurs démarches opposées, ces pionniers de la sociologie ont tout de même contribué au développement scientifique et épistémologique des sciences sociales, et plus particulièrement de la sociologie.

Robert Nisbet avait bien vu, dans sa remarque *tradition sociologique*, que les sociologues classiques méritaient d'être considérés comme constituant une famille parce que, par-delà leurs idiosyncrasies et leurs différences, ils partagent des intuitions conceptuelles communes. Ainsi, Tocqueville, Durkheim, Weber et Pareto ont tous vu que la question de savoir comment il est possible d'expliquer de façon scientifiquement acceptable les croyances collectives était une question à la fois redoutable et cruciale pour la sociologie. Ils ont tous vu que la question de la bonne manière d'analyser la relation entre comportements individuels et phénomènes collectifs était aussi difficile qu'essentielle. (Boudon, 1998 : 9-10)

C'est ainsi qu'à travers ces premiers sociologues classiques le discours sociologique se prononce dans le pragmatisme scientifique. La plupart de ces théoriciens faisaient preuve d'une grande rigueur méthodique, ce fut notamment le cas d'Auguste Comte dans son élaboration de la physique sociale. Pour Marx, sa typologie sociologique ne pouvait s'expliquer que par l'entremise de l'évolution de l'histoire de la société (le déterministe de l'idéalisme

révolutionnaire), alors qu'Alexis de Tocqueville, introduisait déjà à son époque la genèse de la sociologie dans son environnement épistémologique.

Si Tocqueville qui, dans les pays anglo-saxons, est considéré comme un des plus grands penseurs politiques, l'égal de Montesquieu au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a, en France, jamais été retenu par les sociologues, c'est que l'école moderne de Durkheim est sortie de l'œuvre de Comte. De ce fait, les sociologues français ont mis l'accent sur les phénomènes de structure sociale aux dépens des phénomènes d'institutions politiques. Probablement pour ce motif Tocqueville n'a pas figuré au nombre de ceux qui étaient considérés comme des maîtres. (Aron R., 1989 : 224)

Alors que les deux précurseurs les plus importants de la littérature sociologique, Émile Durkheim et Max Weber, ont fait comprendre la sociologie par des voies plus compréhensives et explicatives de cette discipline. Évidemment sous les théories du fonctionnalisme et de l'individualisme méthodologique des faits sociaux de la société.

Weber et Durkheim croient que l'objectif principal de la sociologie est de résoudre des énigmes. Ils ont l'un et l'autre proposé des théories ou des modèles permettant d'expliquer des phénomènes à première vue énigmatique. (Boudon, 1998 : 122)

Dans ce chapitre, Raymond Boudon, considéré comme l'un des sociologues le plus respecté de la sociologie moderne et auteur d'*Études sur les sociologues classiques*, interprétera la contribution socio-scientifique de ces cinq pères fondateurs de la sociologie. Boudon prend comme point de départ dans son parcours de sociologue la méthodologie scientifique de cette discipline. Son admiration pour ces pères fondateurs l'a mené à éprouver une passion pour la sociologie conceptuelle et constructive.

Mon propos dans les textes qui suivent a été non pas de présenter la pensée de Tocqueville, de Durkheim, de Weber, de Simmel et des autres « dans leur unité » mais de tenter de saisir l'importance de certaines intuitions, de certaines analyses, de certaines orientations proposées par ces sociologues classiques pour l'analyse et la compréhension des phénomènes sociaux. En d'autres termes, j'ai cherché à appréhender leur œuvre non comme celle de *penseurs* qui auraient tenté de produire un système, une « vision de la société » ou une doctrine, mais comme l'œuvre des *scientifiques* visant à proposer des explications convaincantes de

phénomènes énigmatiques, comme c'est le rôle de tout homme de science, et s'interrogeant sur les meilleurs moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. (Boudon, 1998 : 8-9)

## **1.2 Auguste Comte et la nouvelle science**

La sociologie prend son essor au 19<sup>e</sup> siècle dans un contexte dominé par deux grandes révolutions (la Révolution française et la Révolution industrielle). L'influence de ces événements sur la naissance de la sociologie a été bien analysée par Nisbet.

La meilleure façon de comprendre les concepts essentiels de la sociologie européenne, c'est d'y voir la réponse au problème créé au début du XIX<sup>e</sup> siècle par l'effondrement de l'ancien régime sous les coups de butoir que lui portaient l'industrialisation et la révolution démocratique. (Nisbet, 1993 : 37)

Les causes et les effets de ces deux événements révolutionnaires du 19<sup>e</sup> siècle ont favorisé l'émergence de la sociologie. Les praticiens des sciences sociales avaient bien saisi l'opportunité durant leur époque turbulente de définir une telle discipline, susceptible de leur offrir la possibilité de comprendre l'évolution sociale de l'homme et des rapports sociaux. Avant tout, le premier qui a inauguré et forgé la définition de cette discipline fut Auguste Comte en 1839 dans son ouvrage, *Cours de philosophie positive*.

Auguste Comte était bien conscient de l'influence des récents événements dans la définition de son projet épistémologique.

La pensée d'Auguste Comte (1798-1857) est pleinement tributaire de cette effervescence provoquée par le heurt de la Révolution. Comte l'a lui-même admis : « Sans la Révolution il n'y aurait pas eu de théorie du progrès, ni de science sociale. » Au lendemain de la Révolution – et cela pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle -, une question subsiste chez un grand nombre de penseurs : quels seront les principes de l'ordre social ? Comte croit qu'il appartient à la philosophie positive de dégager ces principes. (Leroux, 1998 : 17-18)

Le but d'Auguste Comte était donc de proposer une nouvelle science dont l'objet porterait sur l'étude de la société. Un modèle qui pourra un jour imiter une méthodologie similaire à celles des sciences pures comme la chimie, la biologie et la physique, une discipline qui aura une ambition scientifique sur les faits sociaux et d'éclairer la nature et l'évolution des sociétés primitives à celles des modernes. Comte voulait essentiellement forger une science pragmatique qui sera capable d'expliquer les lois relatives aux phénomènes sociaux et de s'appuyer sur **la méthode hypothético-déductive**<sup>3</sup> (hypothèse → observation/expérimentation → soit d'accepter les énoncés théoriques ou soit de les rejeter / réfuter) comme les autres disciplines des sciences de la nature. Cette méthode énoncée par Karl Popper a captivé l'essentialisme de Raymond Boudon sur le développement épistémologique de la sociologie. En effet, l'analyse sociologique devrait s'appliquer aux théories scientifiques qui rendent compte de la réalité avec authenticité.

Pour tenter de préciser les oppositions empiriste/non-empiriste, externaliste/internaliste que j'introduis ici faute de mieux, on peut utiliser une notation sténographique. Une théorie, **T**, est un ensemble de propositions **{P}**. Étant un système hypothético-déductif, une théorie comporte des conséquences. Désignons par **{C}** l'ensemble de ces conséquences : **T = {P} => {C}**.

On peut alors explicitement ou implicitement juger de la validité d'une théorie de plusieurs manières. L'on peut d'abord se demander si **T** explique l'ensemble des faits 1 / connus, 2 / pertinents par rapport à la théorie. Soit **{F}** cet ensemble. Plus on se rapprochera de la situation où **{C} => {F}**, plus la théorie sera valide. C'est ce type de critères qu'on peut qualifier d'« empiriques » ou d'« externes ». (Boudon, 1998 : 98-99)

Même si ces conjectures théoriques sont ambivalentes et ambiguës dès leurs débuts, elles peuvent se reformer avec une constance d'évolution de temps de façon qu'elles seront supportées par l'empirisme des sociologues d'avenir.

---

<sup>3</sup> Popper Karl, La logique de la découverte scientifique, Paris, 1973.

La théorie se compose ensuite de propositions de caractère *épistémologique* : le diagnostic causal est souvent rendu difficile par la colinéarité ; l'opération de traduction d'une corrélation en proposition causale est souvent délicate ; quand une théorie est contredite par les faits, on peut souvent la sauver par des hypothèses auxiliaires. Ces propositions sont peu douteuses. (Boudon, 1998 : 112)

C'est avec cette notion d'état positif qu'Auguste Comte formulera la théorie du positivisme, et qu'il inaugurerait la définition de la sociologie ou de la physique sociale.

En effet, la fondation de la physique sociale (la sociologie) complétant enfin le système des sciences naturelles, il devient possible et même nécessaire de résumer les diverses connaissances acquises, parvenues alors à un état fixe et homogène, pour les coordonner en les présentant comme autant de branches d'un tronc unique, au lieu de continuer à les concevoir seulement comme autant de corps isolés. (Comte, 1975 :13)

L'avènement de la sociologie comme discipline scientifique s'impose donc. Ainsi, Comte propose une classification des sciences qui va du plus général au plus particulier, du plus abstrait au plus concret : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie et finalement la sociologie ou la physique sociale (Comte, 1975 : 4). Pour Comte, une fois que la sociologie est fondée scientifiquement, elle permettra de restructurer la société en tenant compte des lois scientifiques de son évolution. Il démontre que la sociologie, diluée de la philosophie positive, pourra éventuellement devenir une vraie science, au même titre que la physique ou la chimie.

Or, chacun de nous, en contemplant sa propre histoire, ne se souvient-il pas qu'il a été successivement, quant à ses notions les plus importantes, théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse, et physicien dans sa virilité ? Cette vérification est facile aujourd'hui pour tous les hommes au niveau de leur siècle. (Comte, 1975 : 4)

En conséquence, Auguste Comte se disait qu'il était temps de négliger les deux états primitifs (théologiques et métaphysiques) car ils appartenaient aux idéologies du passé, et de se refléter sur une pensée rationnelle et un état plus observable et plus théorique. L'état positif indiquait que les interprétations théologiques ou philosophiques n'avaient pas de base scientifique pour expliquer les faits sociaux de la société, et que ces explications métaphysiques

étaient bel et bien périmées (Boudon, 1998 : 174). De ce fait, Boudon décrit bien l'influence de Comte sur les sociologues qui le succèdent. Il a permis à ces intellectuels de se libérer de la philologie du social et de procéder comme les autres scientifiques des sciences naturelles à découvrir une nouvelle dimension d'étude des sciences sociales, celle d'une entité méthodologique permettant de comprendre les phénomènes sociaux de la société.

Le sociologue procède comme le biologiste ou le physicien : le phénomène à expliquer – en l'occurrence la transformation du système de production – est ramené à ses causes réelles ; l'explication est complète, et il n'y a rien à ajouter à partir du moment où l'on accepte de considérer le changement institutionnel initial comme un *donné*. (Boudon, 1998 : 174)

### **1.3 Rupture de la sociologie et les premiers holistes classiques**

Le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, la sociologie est marquée par les débats théoriques opposant les holistes et les individualistes méthodologiques. La sociologie avait à peine à se définir comme une science, et elle n'avait pas encore abordé les vraies questions rudimentaires sur les fondements des faits sociaux. Pourtant, la querelle entre les théoriciens holistes et les individualistes méthodologiques n'était la seule raison que la sociologie ne pouvait pas se définir en tant que science. Ces retards de la sociologie progressive sont attribués uniquement par les idées totalitaires d'Auguste Comte sur sa vision d'une science dominante et les discours rhétoriques de Karl Marx sur la notion de cette discipline.

Pour Comte, la sociologie devait dominer un jour toutes les sciences, de devenir "la reine des sciences". Nous pouvons voir cette volonté de la suprématie de la sociologie par Comte dans l'article de Philippe Steiner, *Une histoire des relations entre l'économie et la sociologie* quand il le décrit parfaitement que :

Comte proclamait donc la suprématie de la sociologie - terme qu'il invente pour l'occasion -, la reine des sciences, puisqu'elle parachève le système des sciences en traitant de l'objet le plus complexe qui puisse être : la société.<sup>4</sup>

De même, dans son ouvrage de *Système de politique positive, ou, Traité de sociologie*, Comte envisageait de faire de la sociologie le moral universel des sciences sociales et particulières comme l'explique Angèle Kremer Marietti;

Simultanément, le *dogme positif* (c'est-à-dire, pour Comte, la science positive) s'emparait de l'*ordre moral* qui apparaissait désormais comme le "seul arbitre direct de toute notre existence" (Comte « Tome II », 1851 : 31SPP, II, 35)<sup>5</sup>.

L'erreur que Comte avait commis envers sa discipline ce qu'il n'était plus objectif face à sa position épistémologique, et l'a ensuite transformé en une étude impérialiste. De ce fait, la sociologie était devenue une discipline redondante car on l'a considéré comme une science abstraite et elle s'échappait de son encadrement axiologique dans les évocations méthodologiques des sciences sociales et naturelles. Comte ne se limitait pas strictement à la domination de la sociologie sur les autres sciences, il préconisait aussi la théorie de la révolution intellectuelle de la sociologie holiste de telle façon que cette étude du macro-social devait aboutir au concept du déterminisme scientifique;

L'Humanité se décompose, d'abord en Cités, puis en Familles, mais jamais en individus. (Comte « Tome IV », 1851 : 31)

---

<sup>4</sup> Steiner Philippe, « Une histoire des relations entre l'économie et la sociologie », Revue *L'Économie Politique* 2001/4 n°12, p. 33

<sup>5</sup> Marietti Kremer Angele, « Auguste Comte et l'éthique de l'avenir », *Revue Internationale de Philosophie*, 1998 / 1, p. 7

## **1.4 Marx et son ambivalence de l'épistémologie sociologique**

Comme Comte, Marx, dans une perspective opposée, souscrit à une vision évolutive de l'histoire. Au cœur de sa pensée, l'on retrouve un paradigme au sein duquel l'histoire de la société serait synonyme d'histoire de la lutte des classes.

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre interrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. (Marx, et Engels, 1966 : 32-33)

Boudon souligne que Karl Marx est sans doute le sociologue classique le plus polémique de son temps. Son analyse sociologique sur la vie matérielle des hommes l'a poussé à instituer une nouvelle école de pensée marxienne. En effet, la pertinence du modèle matérialiste évoque les rapports de production et l'apport des forces productives (les structures socio-économiques) dans l'évolution des civilisations humaines.

Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique, et à qui répondent des formes déterminées de la conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle domine en générale le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. (Marx, 1972 : 272-273)

Marx, s'est très vite émancipé des théories épistémologiques concernant les structures des classes sociales (entre les acteurs et les classes). En se penchant plus profondément sur l'exploitation de l'homme par l'homme, il met de l'avant un modèle théorique qui tente d'illustrer avec clarté ces changements qui donnent corps à l'évolution de l'histoire des sociétés humaines.

Marx me paraît ainsi être le sociologue qui, de la façon la plus constante, interprète le changement social comme le résultat d'effets de composition par des agents sociaux préoccupés exclusivement de la poursuite d'intérêts immédiatement lisibles dans un contexte où ils ont la latitude de ne pas tenir compte de l'effet de leurs actions sur autrui. (Boudon, 1989 : 204)

En d'autres mots, selon Marx tout au long de l'histoire de l'humanité la structure sociale est conditionnée par la tyrannie culturelle de deux classes, celles du dominant et celle du dominé. Mais avec l'évolution du temps, c'est seulement les acteurs sociaux qui changent et non la structure sociale; que ce soit à l'Antiquité – entre le maître et son esclave ; au Moyen-âge, entre le seigneur et le serf ; ou au temps moderne, entre le bourgeois (capitaliste) et le prolétaire (ouvrier). Boudon quant à lui fait appel au modèle marxien pour élaborer une explication des mécanismes au cœur de l'appropriation économique du capitaliste au détriment de l'ouvrier.

Considérons un exemple classique, celui de la loi de la baisse tendancielle du taux du profit, telle qu'elle est présentée dans le troisième livre du Capital. Cette « loi » est si connue qu'on peut se contenter de la rappeler d'un mot : il existe dans la société deux grandes catégories d'acteurs, les classes (capitalistes et prolétaires). Les capitalistes s'approprient des profits d'autant plus élevées que la production totale est plus élevée, et que la part du capital fixe au travail salarié pour capital variable est plus faible, toutes choses égales d'ailleurs. (Boudon, 1989 : 202)

Marx affirmait que l'impérialisme classique du colonialisme se caractérise par la mutation embryonnaire de l'image camouflée du capitalisme (Marx, 1966 : 165-166). En principe, l'impérialisme orthodoxe n'est devenu le colonialisme bourgeois qu'à une phase déterminée. Or, c'est cette période d'évolution qui a permis au capitalisme primitif de se développer en une sophistication politique, idéologique économique et technologique.

Au cours de sa domination de classe à peine séculaire, la bourgeoisie a créé des forces productives plus massives et plus colossales que ne l'avaient fait dans le passé toutes les générations dans leur ensemble. Asservissement des forces de la nature, machinisme, application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, navigation à vapeur, chemins de fer, télégraphe électronique, défrichement de continents entiers, canalisation des rivières, populations entières surgies du sol –

quel siècle antérieur aurait soupçonné que de pareilles forces de production sommeillaient au sein du travail social ? (Marx, 1966 : 165-166)

C'est à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle que commença l'époque impérialiste du mode de production capitaliste. Pour Marx, les bourgeois classiques s'adhéraient à l'idéologie du capitalisme (Marx, 1966 : 167-168). Ainsi, ils ont transformé la mobilité socio-économique de la société médiévale (féodalité) par l'exploitation des masses ouvrières. Éventuellement, la totalité des masses a conduit un enchaînement d'avantages sociaux, mais d'une configuration pernicieuse pour pouvoir ratifier l'accumulation du capital. Ce qui a permis à la doctrine du capitalisme de triompher sur les autres idéologies et de devenir une puissance impérialiste jusqu'à nos jours selon Marx (Marx, 1966 : 167-168). C'est en effet de rendre le mode de production capitaliste plus versatile. Pourtant, Boudon voit une contradiction dans la pensée marxiste, car de son côté, le capitaliste doit se profiter de ses gains essentiels pour réinvestir dans la productivité de force du marché, afin d'accroître sa croissance économique et d'en bénéficier de ses intérêts lucides comme le cas de *l'homo oeconomicus* (Boudon, 1989 : 202-203). Mais il n'en faut pas oublié que le capitaliste peut subir aussi une perte de profit s'il n'arrive pas à vendre ses produits :

Mais il y a « contradiction » entre les deux variables déterminant le profit global. En effet, le capitaliste a intérêt à augmenter sa productivité, c'est-à-dire à réinvestir une partie de son profit pour acquérir des machines plus efficaces et plus rapides permettant de fabriquer un produit en un temps de travail plus bref. Mais, ce faisant, il contribue à abaisser le taux du profit et engage le système capitaliste dans un processus aboutissant, à la limite, à la suppression du profit... la contradiction dialectique prend ici la forme d'un paradoxe de composition : les bénéfices individuels que les acteurs retirent de leur action sont nécessairement accompagnés d'un coût collectif non désiré. (Boudon, 1989 : 202-203)

Marx pouvait délicatement expliquer les causes de la lutte de classe et le modèle du matérialisme à travers la méthodologie scientifique en s'appuyant sur le concept épistémologique de la sociologie (Marx, et Engels, 1966 : 45). Il devait présenter une approche objective plutôt

que du subjectivisme inférer de son idéalisme dogmatique. Mais, il était réactionnaire dans sa critique envers ses idéologies énoncées entre (la bourgeoisie et le prolétariat). Cependant, ses émotions révolutionnaires ont dominé ses raisons objectives de la sociologie. Son point de vue doctrinaire ne reflétait aucunement la neutralité d'un observateur qui songerait à comprendre son objet d'étude, car en effet, Marx prédisait seulement son jugement réflexif sur la lutte de classe (Marx, et Engels, 1966 : 45). Son refus de profession de sociologue en tant qu'observateur de la société l'incitait uniquement qu'à rêver d'une révolution prolétarienne au sein du système social de la société. Dont la vision prolétarienne serait ancrée dans l'infrastructure de la société, et qui permettrait de relativiser les superstructures idéologiques.

De toutes les classes qui, à l'heure présente, s'opposent à la bourgeoisie, le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire. Les autres classes périssent et périssent avec la grande industrie ; le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus authentique. (Marx, et Engels, 1966 : 45)

### **1.5 Tocqueville : précurseur de l'individualisme méthodologique**

Bien avant Max Weber, Tocqueville s'intéressait particulièrement à la sociologie méthodique, ou même plus, à la théorie du choix rationnel (Boudon, 2005 : 30). Il était en effet le précurseur de l'individualisme, et il avait introduit la sociologie à la véracité de l'action humaine dans la société, celle de la démocratie individuelle.

Pour le dire d'un mot, on peut sans difficulté identifier chez Tocqueville une méthodologie des sciences sociales au sens large du mot : une méthodologie qui annonce très clairement celle de Max Weber, laquelle inspirera le filon le plus fécond sans doute des sciences sociales. En un mot, il a fondé la tradition de la sociologie historique. Il a également fondé la sociologie des idées, des croyances et des valeurs. (Boudon, 2005 : 30)

Selon Boudon, l'objectivisme de Tocqueville s'appuyait sous le principe de la neutralité axiologique (Boudon, 2005 : 33). Il était à la recherche d'une science nouvelle qui était capable

de s'identifier à une approche objective toute en délaissant les théories subjectives émancipées par les philosophes de son temps comme « les systèmes absolus ».

Le premier trait remarquable de la méthodologie de Tocqueville est l'ambition dont il témoigne et à laquelle Weber donnera un nom : le principe de la *Wertfreiheit*, de la « neutralité axiologique ». Selon ce principe, l'observateur et l'analyste doivent faire abstraction de leurs valeurs et de leurs croyances propres, dès lors que leur objectif est d'atteindre les causes réelles des phénomènes auxquels ils s'intéressent. Tocqueville se plie rigoureusement à ce principe, rompant entièrement avec les démarches fortement empreintes de subjectivité d'un Guizot ou d'un Michelet. (Boudon, 2005 : 33)

Tocqueville voulait de cette science nouvelle, la sociologie, comme toute autre science, la possibilité d'évaluer les explications de chaque phénomène social, la structure des données observables, l'élaboration des théories et de modèles (Boudon, 2005 : 16-17). En évidence, il reliait l'importance de la sociologie comme étant une méthodologie de critique sociale, où elle pouvait comprendre le monde et la nature des choses, à partir des données scientifiques fournies par l'observation et l'expérience.

Il s'est montré très attentif aux enseignements sociologiques véhiculés par les mots. ...Les mécanismes qu'il met en lumière s'appliquent à des données linguistiques de notre temps. Ainsi, ils permettent d'expliquer la prolifération des mots en *isme* ou de rendre compte du fait que le mot « critique » soit devenu de nos jours synonyme de « dénigrement », alors qu'il désigne chez Kant ou chez Karl Popper la démarche permettant de distinguer le vrai du faux et généralement de conclure que X est vrai, juste, bon, légitime, utile, ayant une valeur artistique, etc. ou non : bref, d'assigner une valeur, positive ou négative, à X. Par sa part, Tocqueville a fort bien compris que la démarche critique, au sens kantien, est indispensable au progrès des connaissances. La méthodologie des sciences sociales qu'il a esquissée à partir de cette démarche devait être reprise et précisée par Max Weber et par Émile Durkheim, et conférer à leur œuvre une fécondité que plus personne ne conteste. Elle explique la puissance et l'actualité durable des analyses de Tocqueville lui-même. (Boudon, 2005 : 16-17)

En effet, Tocqueville démontrait que la théorie de l'action rationnelle est à la base de l'individualisme méthodologique (Boudon, 2005 : 220). Il était un des rares sociologues classiques qui cherchait à comprendre l'étude de la science de la société à partir l'épistémologie sociologique. Il se posait plusieurs questions sur l'objectivité de la sociologie que de pouvoir

énoncer des réponses sur l'origine de la société (Boudon, 2005 : 220). Ainsi, Tocqueville se demandait quelles étaient les fonctions et les typologies de la sociologie dans les rangs des sciences sociales ? Comment la sociologie arrivait-elle à expliquer les lois relatives aux phénomènes sociaux ? C'était en se basant sur ces questions que Tocqueville a pu mieux définir la sociologie.

Pour aller droit à une définition simple : ... c'est selon Tocqueville, une théorie qui parvient à expliquer un phénomène social en en faisant la conséquence de comportements compréhensibles de la part des individus concernés. Pour Tocqueville comme après lui pour Weber, Popper ou Hayek, une bonne théorie, c'est donc une théorie qui relève de « l'individualisme méthodologique ». Reste à déterminer les conditions qui permettent d'affirmer que l'observateur a bien « compris » les raisons et les motivations des individus observés ; qu'il a su les reconstruire fidèlement, et que par suite son analyse peut prétendre à une validité objective. Sur cet autre point, Tocqueville annonce Max Weber. (Boudon, 2005 : 220)

Éventuellement, Tocqueville a permis aux méthodologues des sciences sociales (Weber, Popper, Hayek) de comprendre les lois conditionnelles des individus à travers la notion de base de la sociologie compréhensive, qui sera forgée par Max Weber (Boudon, 2005 : 86). Ce paradigme de type tocquevillien est une interprétation individualiste de l'acteur social. L'individu est une personne de conscience, qui développe des idées conditionnées en fonction de sa compréhension du monde. Aucun être rationnel n'est né avec une origine culturelle comme les principes des valeurs coutumières (Boudon, 2005 : 86). Tout homme raisonnable possède à la naissance la capacité de grandir dans n'importe quelle communauté, de parler n'importe quelle langue, d'adopter n'importe quelle religion, et d'acquérir n'importe quelle convention sociale (Boudon, 2005 : 86). Pourtant, Tocqueville croit fermement que l'individu est doté d'une liberté d'action rationnelle qu'une fois qu'il devient conscient de lui-même, et de se détacher de son conditionnement culturel et de sa socialisation existentielle (Boudon, 2005 : 86). De ce fait,

l'individu a le choix d'activer ou de désactiver sa conscience libre dépendamment de sa quête de son existence sur terre, en choisissant les raisons les plus cohérents pour lui.

La démarche préconisée par Weber, Popper ou Hayek suppose que l'analyste puisse reconstituer les motivations et les raisons qui sont les causes des actes, des croyances ou des attitudes des individus. La théorie de la compréhension, qui sera développée par Max Weber, repose sur le postulat que l'on peut *en principe* reconstruire les raisons et les motivations d'un acteur social quelconque, quelle que soit sa distance culturelle par rapport à l'observateur, dès lors que l'on a pris soin de recueillir les informations nécessaires. Cette théorie postule évidemment l'existence d'une nature humaine universelle, par-delà la diversité culturelle dont témoignent les sociétés humaines. (Boudon, 2005 : 86)

Donc, afin de comprendre la nature et le comportement de l'homme, Tocqueville se penchait méticuleusement sur la méthodologie de la démocratie individuelle, basée sur son fameux ouvrage, *De la démocratie en Amérique*. Né après la Révolution française, Alexis de Tocqueville, lui-même enfant d'un aristocrate, cherchait à comprendre les raisons qui ont poussé sa société française de commettre ces atrocités de barbarie contre les aristocrates royaux durant ces années turbulentes (A. de Tocqueville, 1961 : 37-38). Entre temps, à l'autre bout du monde, il y avait déjà une nouvelle civilisation de justice, la nouvelle Amérique, celle qui pratiquait un système de trait égalitaire entre les individus de cette société. Tocqueville avait une curiosité pour ce nouveau continent. Dont en 1831, il s'est rendu à ce pays, les États-Unis, pour faire une étude du système pénitentiaire. Intrigué par les rapports de liberté et d'égalité entre les Américains, Tocqueville a vécu une transformation de pensée idéologique sur les conditions de vie et des droits de ces individus.

Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. [...] Alors je reportai ma pensée vers notre hémisphère, et il me sembla que j'y distinguais quelque chose d'analogue au spectacle qui m'offrait le nouveau monde. Je vis l'égalité des conditions qui, sans y avoir atteint comme aux États-Unis ses limites extrêmes, s'en rapprochait chaque jour d'avantage ; et cette même démocratie, qui régnait sur les sociétés américaines, me parut en

Europe s'avancer rapidement vers le pouvoir. De ce moment j'ai conçu l'idée du livre qu'on va lire. (A. de Tocqueville, 1961 : 37-38)

Convaincu par le principe de la démocratie individuelle aux États-Unis, Tocqueville suggère essentiellement d'étudier le fondement théorique de *l'homo democratus* pour comprendre le caractère libre de l'acteur social, et de la façon d'atteindre le plateau d'une société plus égalitaire (Boudon, 2005 : 57). Ce paradigme de pensée nous amène à repérer les aboutissements logiques de l'action rationnelle et autonome de la personne (Boudon, 2005 : 57). Ainsi, cette volonté d'idéologie propre, *homo democratus*, a permis à la société de s'évoluer comme le cas des États-Unis, à un progrès de l'égalité sociale entre les individus et qui atteste que la démocratie est le système de conviction de la société moderne.

Lorsque Tocqueville décrit le désir d'égalité comme une « passion générale et dominante », il veut dire dans notre langage que l'égalité est dans les sociétés démocratiques une *valeur* fondamentale : c'est un état d'esprit qui s'impose à tous et qui domine les autres considérations et les autres valeurs. (Boudon, 2005 : 57)

Auguste Comte était bien connu pour forger de la définition de la sociologie au 19<sup>e</sup> siècle. Peu de temps après, c'est Alexis de Tocqueville qui introduit une pensée objectiviste de la sociologie (Boudon, 1998 : 19). Même si cette époque était marquée par la domination des idéologies philosophiques des « systèmes absolus », ses convictions rationnelles de la sociologie l'ont poussé à étudier la perception du sens, les intentions décisives, et la méthodologie du caractère individuel dans la réalité sociale.

Si Tocqueville nous parle encore, c'est qu'il est, non un vaticinateur, mais un explorateur du possible. Il ne cherche pas à prédire, mais à déterminer ce qui risque de se passer sous certaines conditions, sans affirmer que celles-ci sont vouées à se réaliser : c'est cette distinction qui sépare le prophétisme de la science. (Boudon, 1998 : 19)

### **1.6.1 Émile Durkheim et la science positive**

Successeur d'Auguste Comte, Émile Durkheim, qui ne tardera pas à insérer la sociologie dans les rangs des sciences particulières, et renforce l'image de cette conceptualisation disciplinaire de la sociologie en tant que science positive. Il affirme en quelque sorte comme son prédécesseur Auguste Comte, que la sociologie est la reine des sciences.

Durkheim considère, comme A. Comte, la sociologie comme la reine des sciences et se comporte comme son porte-drapeau. (Boudon, 1998 : 93)

De son côté, Raymond Boudon considère qu'Émile Durkheim comme le premier sociologue à se préoccuper de la place de la sociologie dans les rangs des sciences générales. La raison et le raisonnement de l'existence de cette discipline en tant que science nous permettent de comprendre l'objectivisme des faits sociaux de la société (Boudon, 1998 : 294-295). Durkheim veut au juste que la sociologie soit une science positive qui pourrait remédier les comportements individuels et collectifs d'une société, et ainsi que rationaliser le fonctionnalisme des phénomènes sociaux.

Car, en France, Durkheim est bien le premier à avoir affirmé la vocation scientifique de la sociologie ; à avoir obstinément cherché à susciter des travaux cumulatifs dans ce domaine ; à avoir compris aussi qu'elle devait se doter d'institutions propres à faciliter la communication et la discussion des résultats de la recherche, et créé à cette fin une revue, *L'Année sociologique*, toujours bien vivante aujourd'hui, bien qu'elle soit presque séculaire. Durkheim a, en un mot, donné naissance à une discipline neuve et réussi à créer autour d'elle une communauté scientifique durable. Mais c'est surtout par son œuvre personnelle qu'il est parvenu à rendre crédible l'idée que la sociologie était digne de prendre rang parmi les disciplines établies. (Boudon, 1998 : 294-295)

De ce fait, Durkheim avait raison de dire qu'il fallait expliquer le sens de la sociologie à partir de sa nature épistémologique, et d'en refléter la scientificité de cette discipline par l'explication des faits sociaux. Grâce à lui, la sociologie tentera de se définir comme le "corpus" des sciences sociales.

La sociologie durkheimienne se propose d'être la science de la société en tant que telle ; elle considère le social comme un tout, distinct de ses parties. La science sociologique forme une unité à la fois distincte et supérieure aux sciences particulières dont elle a besoin pour se définir... Certes la sociologie se construit à partir de ces sciences mais en les regroupant, elle les modifie fondamentalement. Elle les rend complémentaires les unes des autres. La sociologie devient ainsi le « corpus » des sciences sociales. (Leroux ,1998 : 158-159)

### **1.6.2 Le fonctionnalisme durkheimien : la science des faits sociaux**

Durkheim a mis en théorie le modèle du fonctionnalisme qui est l'institution sociologique cherchant à comprendre le fait social dans sa totalité, car elle s'intéresse à peu près à tous les phénomènes qui se passent à l'intérieur de la société (Boudon, 1998 : 93-94). En instituant ce modèle du fonctionnalisme durkheimien, la sociologie conscientisera les explications des idées du savoir social des individus et les prémisses des faits sociaux, et elle pourra effectivement mieux remplacer et dépasser l'histoire traditionnelle ou orale.

Malgré l'appel à un territoire commun entre l'histoire et la sociologie, Durkheim refuse de conférer à l'histoire un statut égal à celui de la sociologie. Et la raison est en simple : l'histoire est incapable de généraliser. D'une manière générale, il trouve une sorte de contradiction à faire de l'histoire une science et à ne demander pourtant aux futurs historiens aucun apprentissage scientifique. (Leroux 1998 : 163)

Il veut d'ailleurs distinguer la sociologie par son contexte épistémologique de la psychologie qui étudie seulement les comportements individuels :

Durkheim veut évacuer la psychologie. Pour Weber, la compréhension du comportement, la détermination du sens de l'action sont des moments essentiels de l'analyse sociologique. (Boudon, 1998 : 94)

Dans son ouvrage, *De la division du travail social*, Durkheim reflète le modèle du fonctionnalisme dans le système de la division du travail de la société moderne, qui a éventuellement produit la condition principale de la solidarité sociale entre les individus (Durkheim, 1992 : 403). Depuis la Révolution industrielle, la société traditionnelle (solidarité

mécanique) s'est déchaînée de ses valeurs coutumières et s'est métamorphosée à une société moderne (solidarité organique), toute en abandonnant ses caractères d'esprit des milieux ruraux pour se déplacer dans les villes urbaines (Durkheim, 1992 : 403). Cette transformation sociale a conduit l'individu à développer un renforcement de socialisation collective. La raison fondamentale de cet encadrement collectif est la division du travail, qui est une structure institutionnelle et dont elle a permis aux acteurs sociaux de s'intégrer et de se rapprocher pour produire une cohésion sociale.

Mais si la division du travail produit la solidarité, ce n'est pas seulement parce qu'elle fait de chaque individu un échangiste comme disent les économistes ; c'est qu'elle crée entre les hommes tout un système de droits et de devoirs qui les lient les uns aux autres d'une manière durable. De même que les similitudes sociales donnent naissance à un droit et à une morale qui les protègent, la division du travail donne naissance à des règles qui assurent le concours pacifique et régulier des fonctions divisées. (Durkheim, 1992 : 403)

En finalité, la division du travail a créé le caractère moral de la solidarité sociale car au temps de la société traditionnelle, la conscience individuelle du paysan était plutôt résignant et de complexité faible (Durkheim, 1992 : 393-394). Alors qu'à la société moderne, c'est la conscience morale qui manifeste la conscience collective et qui aboutit par ensuite à la conscience de la société.

Nous pouvons donc dire d'une manière générale que la caractéristique des règles morales est qu'elles énoncent les conditions fondamentales de la solidarité sociale. Le droit et la morale, c'est l'ensemble des liens qui nous attachent les uns aux autres et à la société, qui font de la masse des individus un agrégat et un tout cohérent. Est moral, peut-on dire, ce qui est source de solidarité, tout ce qui force l'homme à compter avec autrui, à régler ses mouvements sur autre chose que les impulsions de son égoïsme, et la moralité est d'autant plus solide que ses liens sont plus que ses liens sont plus nombreux et plus forts. (Durkheim, 1992 : 393-394)

A partir de ses principes déterministes, Durkheim souscrit donc à une méthodologie de type holiste (Leroux, 1998 : 159). Pour lui, nos comportements et nos actions sociales sont les

étapes primordiales de la conscience collective de la société et que nous devons étudier la sociologie avec le tout social et non avec le métabolisme particulier d'un caractère individuel qui compose la société.

La société s'impose aux individus qui la composent. C'est de cette manière que la sociologie peut rassembler les différentes sciences et qu'elle peut leur faire prendre conscience de leur solidarité. En fait, pour aboutir à une explication scientifique des faits sociaux, Durkheim soutient que les faits traités par les diverses sciences positives doivent être rattachés « à un milieu social déterminé, à un type défini de société, et c'est dans les caractères constitutifs de ce type qu'il faut chercher les causes déterminantes du phénomène considéré ». (Leroux, 1998 : 159)

### **1.7.1 Max Weber et l'individualisme méthodologique**

S'opposant aux holistes orthodoxes (Auguste Comte, Karl Marx et Émile Durkheim), Max Weber était aussi considéré comme un des pères fondateurs de la sociologie classique. La raison qui l'a poussé à s'impliquer dans la sociologie ce qu'il voulait mettre fin aux théories déterministes, selon lesquelles la société programme les agents sociaux. De suite, Weber s'explique dans sa lettre du 9 mars 1920 à Robert Leifmann, son aversion pour les théories du collectivisme énoncées par les théoriciens holistes.

Si je suis finalement devenu sociologue, c'est essentiellement afin de mettre un point final à ces exercices à base de concepts collectifs dont le spectre rôde toujours. En d'autres termes, la sociologie, elle aussi, ne peut procéder que des actions de l'un, de quelques, ou de nombreux individus séparés. C'est pourquoi elle se doit d'adopter des méthodes strictement "individualistes". (Raynaud, 1987 : 93)

Pour Weber, la théorisation des concepts collectifs ne correspondaient pas à l'explication des comportements individuels qu'ils donnèrent à leur sens commun de la société réelle (Weber, 1971 : 4). Donc, il avait une autre définition pour une sociologie de la réalité sociale, celle d'une science de l'action:

Nous appelons sociologie, une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets. Nous entendons par "activité" un comportement humain, quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un sens subjectif. Et par activité "sociale", l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'*autrui*, par rapport auquel s'oriente son déroulement. (Weber, 1971 : 4)

Dans cette perspective, influencé par la pensée Tocquevillienne, Max Weber s'est beaucoup intéressé à des théories analytiques concernant le caractère de l'acteur social et du principe de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1998 : 94-95). Pour cette raison, la sociologie wébérienne était tout à fait différente de la pensée durkheimienne, elle consistait à expliquer que l'homme était le seul qui donnait un sens à son action, et que l'acteur social était responsable de ses choix rationnels.

Pour Weber, la compréhension du comportement, la détermination du sens de l'action sont des moments essentiels de l'analyse sociologique... Selon lui, cet inobservable que constitue le sens de l'acteur de ses actions est fondamental, puisqu'il représente la cause desdites actions. Il est donc essentiel pour le sociologue de pouvoir le retrouver et/ou le reconstruire. (Boudon, 1998 : 94-95)

C'est de là qu'il fonda la théorie de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1998 : 94-95). Nous pouvons visualiser qu'il y a une analyse scientifique qui s'effectue pour comprendre la relation que se produit entre l'acteur et son action sociale.

Ce qui y est par conséquent compréhensible, c'est le fait d'y rapporter l'activité humaine, soit comme « moyen », soit comme « fin » que l'agent ou les agents se sont représentés et d'après lesquels ils ont orienté leur activité. (Weber, 1971 :6)

D'après Weber, les faits sociaux sont gouvernés par des comportements individuels. L'action rationnelle de l'individu est en fait une forme d'interprétation subjective, car c'est l'acteur social qui donne un sens à son activité raisonnable.

Toute interprétation d'une activité en finalité, qui est orientée rationnellement en ce sens, possède – en ce qui concerne la compréhension des moyens employés – le plus haut degré d'évidence. (Weber, 1971 :5)

Ainsi, la pensée wébérienne postule qu'il y a une rationalité plus complexe dans le comportement individuel, plus particulièrement que dans le comportement holiste (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 681). Elle privilégie l'action rationnelle en finalité. L'individu est un être de conscience libre, il agit selon ses propres croyances. Afin de comprendre les concepts collectifs de la société, il faut s'intéresser tout d'abord au comportement d'autrui parce que c'est le seul qui se fixe des buts (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 681). Avant même d'expliquer les faits sociaux de la société, il faudrait avant tout comprendre la structure sociale de l'être humain comme le cas des biologistes qui isolent une cellule particulière pour éventuellement étudier sa fonction biologique. Raymond Boudon le décrit très bien dans son ouvrage, *Dictionnaire critique de la sociologie*, sur l'engagement de l'individu wébérien et de son individualisme méthodologique :

En effet, l'individu wébérien est pourvu d'un certain nombre d'attributs – notamment, celui de combiner des moyens et des fins, et d'évaluer les éventualités qui se présentent à lui. C'est en ce sens qu'il est rationnel. [...] "Le rationalisme" sociologique de Weber consiste simplement à supposer que le sens de nos actions se détermine par rapport à nos intentions et par rapport à nos attentes, concernant les intentions et les attentes des autres. (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 681)

### **1.7.2 Les fondements de la sociologie compréhensive**

Selon Weber, la rationalité de l'acteur social débouche sur une réalité sociale. C'est de là qu'il va forger la sociologie compréhensive, qui cherche éventuellement à comprendre ce qui est une pensée rationnelle qu'à celle de la raison utopique ou irréaliste.

La rationalité objective par justesse sert à la sociologie d'idéaltype par rapport à l'activité empirique, la rationalité par finalité d'idéaltype par rapport à ce qui est significativement compréhensible sert d'idéaltype par rapport à l'activité dont les motifs sont incompréhensibles. (Weber, 1968 : 315)

La rationalité objective va aussi introduire des principes illogiques pour expliquer l'écart entre le modèle de rationalité et de la réalité (Weber, 1971 :17). L'action rationnelle reflète une consistance tangible de l'individualisme méthodologique, si ça marche ce n'est pas la peine de compliquer le raisonnement de cette activité quelconque.

La réflexion rationnelle d'un homme qui se demande si une activité déterminée est, suivant les intérêts donnés avec précision, profitable ou non aux conséquences qu'il en attend et la décision qu'il prend par la suite en fonction du résultat ne nous deviennent en rien plus compréhensibles au moyen de considérations « psychologiques » (Weber, 1971 :17)

Max Weber insiste l'idée selon laquelle l'action rationnelle de l'individu joue une fonction importante dans le maintien de l'ordre social et physiologique de la société (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 682). À l'encontre de la sociologie durkheimienne, la sociologie compréhensive explique que le monde social est ainsi composé par l'agglomération des actions produites par l'ensemble des agents qui le composent.

Pour lui, la trame de la vie sociale est constituée par les actions d'individus capables d'anticiper, d'évaluer, de se situer les uns par rapport aux autres. Mais, à la différence des "individualistes" ou des "idéalistes", dont Durkheim s'était fait des plastrons, Weber a très bien vu le caractère « émergent » des faits sociaux. Il établit une distinction très claire entre les intentions et les motivations des acteurs d'une part, et l'effet agrégé de leur action au plan social et culturel d'autre part. La "sociologie compréhensive" n'est donc en aucune façon de psychologisme qui *réduirait* les conduites sociales au "sens subjectif" que leur attribuent les acteurs. Elle est mieux définie comme un effort pour saisir les processus de combinaison et de composition à partir desquels *émergent* types sociaux et individualités historiques. (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 682)

### **1.7.3 L'action rationnelle du capitalisme moderne**

Dans son fameux ouvrage, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Max Weber invoque la naissance du capitalisme primitif à partir de l'action rationnelle du protestantisme (de la tradition calviniste) (Boudon, 1998 : 59-60). Dont son but ultime était de servir le seigneur à

tout prix pour se rapprocher de « Lui » à la manière ascétique afin de détruire ses désirs de tentation d'éphémère et de la jouissance de vie terrestre.

Weber en arrive ainsi à l'idée qu'il y a quelque chose dans le protestantisme de tradition calviniste avec la modernité économique. [...] Il a toujours protesté contre l'idée que son interprétation soit de nature causale et insisté sur le fait qu'il s'était surtout attaché à souligner les « affinités électives » entre l'éthique du protestantisme (de la tradition calviniste) et l'esprit du capitalisme. Il faut entendre par là qu'il n'a jamais vu l'éthique protestante comme une condition nécessaire et suffisante de la modernisation économique, mais plutôt comme une condition favorable ou favorisante. (Boudon, 1998 : 59-60)

Mais de nos jours, l'esprit du capitalisme moderne est pour Weber un esprit de rationalisation des méthodes de production et d'échange (Weber, 1976: 71). Le symbole de cette révolution économique est fourni par l'apparition soudaine d'un jeune entrepreneur qui, étant animé par une mentalité différente, renonce à la tranquillité du mode de production pré-capitaliste (Weber, 1976: 71). Pourtant, l'entrepreneur ayant une action rationnelle plus développée que d'autre, cherche à faire des profits, il opère avec les capitaux, et leurs échanges reposent sur une comptabilité élaborée. De même, l'idéal-type de l'entrepreneur capitaliste essaye d'éviter les dépenses non nécessaires et l'ostentation des biens où il pourrait enfin, jouir par le pouvoir de sa classe (Weber, 1976: 71). Imprégné de l'éthique du protestantisme, l'entrepreneur capitaliste se dédie à l'effort de son devoir économique par les taux du profit et par la quantité de travail fourni :

The ideal type of the capitalistic entrepreneur, as it has been represented even in Germany by occasional outstanding examples, has no relation to such more or less refined climbers. He avoids ostentation and unnecessary expenditure, as well as conscious enjoyment of his power, and is embarrassed by the outward signs of the social recognition which he receives. (Weber, 1976: 71)

Weber y voit un indice que l'entrepreneur n'aurait pu prendre son essor sans l'intervention d'un esprit capitaliste incitant ses motivations avec l'avènement de la rationalisation de l'économie, qui est l'essor de son action rationnelle (Weber, 1976: 17). Selon

lui, la spécificité de l'économie occidentale moderne, par opposition à l'économie orientale ou à l'économie occidentale antique et médiévale, se caractérise par la maximisation de l'utilité comme le principe de l'*homo oeconomicus*.

But capitalism is identical with the pursuit of profit, and forever renewed profit, by means of continuous, rational, capitalistic enterprise. (Weber, 1976: 17)

A chaque époque de l'histoire, et partout dans le monde, les hommes ont cherché à accumuler des richesses, et ce souvent d'une manière beaucoup plus intense qu'à l'époque moderne. Ces richesses ont été faites par les voies de guerres, de piratages, ou soit, par l'échange des petites marchandises entre les villes avoisinantes (Weber, 1976: 52). Pour Weber, l'esprit du capitalisme se demeure le monde occidental moderne où la rationalisation de l'économie s'est parfaitement développée. Alors, les autres civilisations ont eu une forme de capitalisme primitif ou traditionaliste :

The concept spirit of capitalism is here used in this specific sense, it is the spirit of modern capitalism. For that we are here dealing only with Western European and American capitalism is obvious from the way in which the problem was stated. Capitalism existed in China, India, Babylon, in the Classic world, and in the Middle Ages. But in all these case, as we shall see, this particular ethos was lacking. (Weber, 1976: 52)

De nos jours, le capitalisme occidental est devenu la seule économie dominante, étant la plus logistiquie par son avancement technologique et informationnel que les autres formes de capitaliste primitif ou traditionaliste. C'est son entité de l'*homo oeconomicus* qui a établi une action plus rationnelle que les autres (Demeulenaere, 1996 : 174-175). Ceci est pour la raison que l'action rationnelle du capitalisme est gérée par des entrepreneurs privés, de façon à investir leur capital en vue d'un profit par l'achat de moyens de production et la vente des produits (Demeulenaere, 1996 : 174-175).

## **2. Boudon et la question de la rationalité**

### **2.1 Le sociologue contemporain et l'épistémologie sociologique**

En France, dès les années 1970, Raymond Boudon deviendra le principal défenseur et théoricien de l'individualisme méthodologique. Son attaque dirigée contre les théoriciens holistes fait de lui l'ennemi intellectuel des structuralistes et des déterministes contemporains (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 19). Sa prédication de la sociologie comme discipline énigmatique de la réalité sociale devrait s'ancrer dans sa racine scientifique, tout en suivant le trajet des autres matières des sciences naturelles.

Par opposition avec la tradition individualiste, la tradition holiste paraît incapable de développement et de progression. Et elle semble curieusement condamnée à ressasser des concepts irrémédiablement tautologiques que les gloses les plus savantes sont impuissantes à préciser. (Boudon, et Bourricaud, 1982 : 19)

Pour lui, la sociologie dans son entité rationnelle, est celle qui nous permet d'éclaircir les nombreuses illusions du monde social qui constituent les obstacles de notre compréhension complète.

Le succès de la théorie bourdieusienne de l'habitus provient de ce qu'elle a pour effet de naturaliser l'individu, de le traiter comme un objet soumis à des forces qui lui seraient extérieures. Elle permet de faire de la culture une seconde nature ; de voir l'individu comme le jouet passif de cette seconde nature ; de transformer le sujet en objet et par suite de le rendre accessible au scalpel. C'est pourquoi certains y ont vu la pierre philosophale permettant de faire de la sociologie une science à part entière, voire une superscience capable de décrypter les secrets ultimes du social. (Boudon, et Leroux, 2003 : 142-143)

La sociologie doit se renaître à la méthodologie d'analyse du social et ne devrait pas ressembler à une pseudoscience, car si elle tombe dans cette catégorie elle risquerait de perdre son objectivisme scientifique et devenir une amabilité métaphysique :

Le développement de la sociologie a provoqué une augmentation considérable en proportion des études d'intérêt local, en même temps, la diversité des produits des sciences sociales installait un "pluralisme" qu'il n'est pas toujours facile de

distinguer du relativisme. Par ailleurs, l'importance sociale croissante des médias a provoqué une augmentation de la production de caractère expressif. Ces évolutions ont entraîné un déclin relatif de la sociologie à finalité cognitive. (Boudon, 2000 : 348)

Toutefois, l'objectif de la sociologie du caractère intellectuel de Raymond Boudon est de rationaliser l'aspect complexe des comportements sociaux, en tentant de comprendre comment l'acteur social élabore sa cohérence logique pour agir ou prendre une décision en fonction du contexte des phénomènes sociaux (Boudon, 1992 : 17). Boudon ne s'attarde pas à renforcer l'image de la sociologie européenne dans son point de départ épistémologique obéissant aux critères scientifiques (Boudon, 1992 : 17). Son influence de la méthodologie sociologique est dérivée de la pensée constructive de ses prédécesseurs classiques (Tocqueville, Durkheim et Weber), qui l'ont sûrement incité à refléter le discours sociologique dans son esprit scientifique.

Les travaux sociologiques classiques et modernes qui apportent un authentique supplément de connaissance apparaissent toujours comme satisfaisant à ces deux critères : expliquer des phénomènes *énigmatiques* en obéissant aux contraintes et *aux critères communs à toutes les disciplines scientifiques*. Ainsi, Durkheim a tenté d'expliquer les propriétés curieuses des données statistiques relatives au suicide ou de comprendre les raisons des croyances magiques. Weber (1920-1921) s'est demandé à la suite de Tocqueville (1835) pourquoi la religiosité, qui paraissait disparaître en Europe, persistait aux États-Unis. La réponse à ces questions est tout sauf évidente et il s'agit bien d'énigmes. Celle qu'ils y apportent se présente sous la forme de théories obéissant aux critères généraux de la scientificité en vigueur dans toutes les disciplines scientifiques. (Boudon, 1992 : 17)

La structure formelle de la sociologie comme discipline scientifique se trouve dans sa constitution cognitive (Boudon, 1992 : 364). Elle doit se reposer dans sa perspective épistémologique vers un modèle de la science. Cette fois, les explications sociologiques ne sont plus causées par la volonté d'êtres particuliers (Boudon, 1992 : 364). En ce qui explique que les notions compréhensives de la société ne correspondront plus à la tradition superstitieuse des modèles métaphysiques. En évidence, les prémisses sociologiques seront définies par des lois de

la nature de la réalité sociale. A l'exemple des lois sociales sur la socialisation des individus dans une société quelconque, l'étude de la compréhension rationnelle de ce phénomène est caractérisée par l'adaptation physique de l'individu entourant son environnement social (Boudon, 1992 : 364). Ainsi, on doit comprendre que les règles socialisantes de la réalité sociale de l'individu influencent son caractère et son comportement individuel et collectif dans sa société adaptative (Boudon, 1992 : 364). Cela signifie que les comportements sociaux inductibles d'un individu dans une société réelle sont un caractère régulier, uniforme et similaire chez tous les autres individus qui se trouvent à coexister dans la nature de la réalité sociale.

On voit bien comment, dans une perspective étroite de socialisation, les individus peuvent être façonnés par des normes qui définissent leurs rôles, elles-mêmes renforcées par les attentes des partenaires et appuyées sur l'existence de valeurs intégratives. Et, de toute évidence, leurs comportements s'en ressentiront et renverront en partie à cette réalité. [...] D'autre part, elle repose sur une problématique univoque qui est celle de l'adaptation. Les individus ne sont que des supports de structure, ils sont conditionnés par leur rôle. (Boudon, 1992 : 364)

Comme dans les sciences particulières, la sociologie n'est pas en rupture avec l'idée de lois de la nature. Au contraire, la première trouve son fondement dans la seconde. Autrement dit, la rationalité de la discipline sociologique s'appuie sur l'épistémologie de la perception de la nature (Boudon, 1971 : 35). La nature qui est régie par des lois, ce n'est pas seulement la nature physique (astronomie, gravité, etc.) ni la nature biologique ou organique (métabolisme, biochimie, reproduction, etc.), mais c'est aussi la nature sociale (soit les phénomènes d'ordres sociaux.) qui permet aux sociologues de comprendre la réalité sociale de l'acteur rationnel.

L'épistémologie sociologique elle-même peut être conçue de différentes manières. De manière néo-dyltheyienne par exemple. Il s'agit alors de s'interroger sur des questions de nature générale, comme celle de savoir si l'objet de la sociologie implique des démarches propres par rapport à en ce domaine, ou si l'intimité de l'observateur et de l'observé introduit une spécificité irréductible de la sociologie. (Boudon, 1971 : 35)

## **2.2 Pareto et l'action sociale**

Raymond Boudon nous explique que la sociologie est une discipline qui nous permet de comprendre la nature sociale de l'individu et de son environnement, ou soit de l'acteur social. En effet, sa conception pragmatique de l'action rationnelle de l'acteur social est dérivée du fameux penseur au 19<sup>e</sup> siècle par le nom de Vilfredo Pareto. Boudon croit que l'influence de Pareto sur l'action rationnelle de la société humaine a pu donner naissance à une autre sociologie, celle du paradigme de l'action sociale (Boudon, 1998 : 219). Ainsi qu'influencé par les pères fondateurs de la sociologie classique (Tocqueville, Durkheim et Weber), Boudon n'exclut pas l'empirisme intellectuel de Pareto sur sa pensée théorique de la sociologie.

Vilfredo Pareto est, je crois, celui des grands sociologues qui a jeté les bases les plus solides de la théorie des idéologies (Pareto, 1916). C'est donc de lui que je m'inspirerai très largement pour présenter quelques remarques destinées à éclairer à la fois la nature du phénomène idéologique et le problème souvent posé de manière beaucoup trop tranchée à mon sens de la relation entre idéologie et connaissance. (Boudon, 1998 : 219)

Boudon assume qu'il a développé une partie de sa méthode critique de la neutralité axiologique grâce aux théories émises par Pareto (Boudon, 1998 : 219-220). Ces théories engagent aux observateurs de la sociologie de comprendre les typologies des actions logiques et non-logiques des individus face à leurs comportements existentiels dans la société (Boudon, 1998 : 219-220). Sous l'aspect objectif, Pareto suppose que les actions sociales sont une manifestation des actions subjectives ou objectives des acteurs sociaux qui se trouvent dans les circonstances en jeu des jugements de valeur.

Le point de départ de la réflexion de Pareto est très simple. Dans l'action individuelle comme dans l'action collective, les acteurs sociaux mettent constamment en jeu des jugements de valeur. Je fais tel acte parce que je l'estime juste ou bon. J'épouse telle opinion parce qu'elle me paraît fondée. J'adopte telle attitude parce qu'elle me paraît « la meilleure ». (Boudon, 1998 : 219-220)

Pour Pareto, ce concept d'action sociale s'intéresse seulement à la praxéologie de l'action humaine (Pareto, 1964 : 67). C'est une forme d'interprétation théorique et systématique qui donne à l'acteur social un sens à son activité raisonnable. Cette notion d'action sociale reflète éventuellement les actions illogiques des individus qui n'ont aucune finalité sur leurs raisons pratiques dans la réalité sociale (Pareto, 1964 : 67). Dans son ouvrage, *Traité de sociologie générale*, Pareto explique en premier lieu les actions logiques de l'individu qui influencent ses comportements des faits sociaux de la société, dont ces actions sont objectivement adaptées au but poursuivi.

**§150.** Cela dit une fois pour toutes, nous appellerons « actions logiques », Les opérations qui sont logiquement unies à leur but, non seulement par rapport au sujet qui accomplit ces opérations mais encore pour ceux qui ont des connaissances plus étendues. (Pareto, 1964 : 67)

Vilfredo Pareto souligne l'aspect complexe des comportements sociaux, en tentant de comprendre comment l'acteur élabore sa rationalité pour agir ou prendre une décision en fonction du contexte (Pareto, 1964 : 48). Pour cette raison, Pareto s'énonce sur la sociologie, et la traite comme une science logico-expérimentale (Pareto, 1964 : 48). Elle devrait être la discipline des sciences humaines qui serait capable de comprendre et faire la distinction entre les actions logiques et les actions non logiques de la conscience collective de la société (Pareto, 1964 : 48-49). Selon lui, la sociologie se portera comme une étude objective afin de surmonter le débat sur l'irrationnel et pouvoir expliquer sans ambiguïté les actions des individus.

**§ 108.** Les raisonnements logico-expérimentaux, qui ont leur fondement dans l'observation objective ; sont amenés à ne se servir des termes que pour désigner les choses ; et par conséquent à les choisir de manière à éviter toute ambiguïté ; à les rendre aussi précis que possible. Ces raisonnements engendrent d'ailleurs un langage technique spécial, qui leur permet d'échapper ainsi à l'indétermination du parler courant. (Pareto, 1964 : 48-49)

Il y a évidemment dans le contexte de Pareto la relation intégrale entre l'acteur social et l'observateur. Selon Pareto, les actions logiques sont justifiées par le raisonnement, et que l'acteur social se trouve à être le caractère intérieur de l'action sociale car c'est lui qui applique ses actions logiques ou non-logiques pour en arriver à son but poursuivi (Pareto, 1964 : 735-736). De l'autre, l'observateur est le caractère extérieur de l'action sociale. Il se voit comme le point de vue objectif car il se trouve en dehors de l'action sociale, et dont il en pourra effectuer son jugement épistémologique sur le caractère intérieur de l'acteur social (Pareto, 1964 : 735-736). Toutefois, Pareto décrit dans son ouvrage, *Traite de sociologie générale*, que les actions non-logiques sont motivées par les instincts et les sentiments, qui sont les causes des résidus et des dérivations.

Un sentiment s'exprime par un résidu ; si celui-ci sert ensuite à expliquer, à justifier, à démontrer, on a une dérivation. (Pareto, 1964 : 735-736)

### **2.3 Boudon et la pensée de l'action sociale de Pareto**

De sa compréhension épistémologique sur la pensée de l'action sociale de Pareto, Boudon a bien compris qu'un des axiomes fondamentaux de la sociologie repose sur la structure des systèmes d'interaction entre les individus (Boudon, 1979 : 62-63). Il l'explique convenablement dans son livre, *La logique du social*, que ces systèmes d'interaction préconisent les actions logiques aux actions non logiques des acteurs sociaux.

Enfin, l'action de l'acteur, bien qu'il soit autonome, est limitée par la structure du système d'interaction dans lequel il évolue. Le travail du sociologue est alors, dans un cadre systémique et hypothético-déductif de réintroduire les contraintes qui s'imposent aux acteurs, afin d'expliquer les phénomènes sociaux comme la résultante d'actions individuelles. (Boudon, 1979 : 62-63)

De cette interprétation de l'analyse sociologique, Boudon énonce que chacun de nous vivant dans une société particulière joue un rôle essentiel au sein de sa communauté et doit donc,

réaliser son rôle d'après les attentes et les valeurs de son environnement sociétal (Boudon, 1979 : 53). Chaque acteur social va souvent dire qu'il n'a pas de position libre dans son rôle, et qu'il est prisonnier des attentes de sa société. Par contre, cet acteur social a la possibilité de jaillir de son rôle (Boudon, 1979 : 53). Il a le choix et l'autarcie individuelle de changer ou de modifier son rôle afin de répondre à ses propres actions rationnelles, s'il décide d'aller explicitement à l'encontre de sa société qui l'a conditionné (Boudon, 1979 : 53). En principe, l'individu aura toujours l'autonomie d'énoncer ses propres raisons objectives ou subjectives selon les circonstances complexes, car il a été créé de conscience libre. De ce fait, Boudon en déduit que c'est l'individu et non le « tout » (le collectivisme), qui est « l'atome logique » de l'analyse sociologique.

... l'atome logique de l'analyse est constitué par l'agent social individuel ; la rationalité des agents est généralement de type complexe [...] ; les agents sont inclus dans des systèmes d'interaction dont la structure fixe certaines des contraintes de leur action (d'autres contraintes étant par exemple représentées par leurs ressources cognitives ou économiques). (Boudon, 1979 : 53)

C'est ainsi que Raymond Boudon va définir la théorie du choix rationnel à partir du postulat cognitif de Pareto, ce qui va soutenir par la suite le fondement de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1979 :53). En effet, Boudon croit fort bien que si on veut comprendre la structure des phénomènes sociaux d'une société quelconque, il suffit au sociologue (l'observateur) d'analyser les comportements des individus qui donnent sens à leur propre action individuelle et non pas collective (Boudon, 1979 :53). Pour légitimer cette conjecture théorique, Boudon écarte l'idée même d'un déterminisme holiste qui donne raison aux actions collectives dans la structure des systèmes d'interaction entre les acteurs sociaux (Boudon, 1979 :53). D'après lui, le principe holiste rejette le caractère de l'acteur social étant le seul responsable des ses actions mais plutôt, le comportement de l'individu est attribué à des forces qui s'imposent à

lui de l'extérieur (Boudon, 1979 :53). C'est pour cela que Boudon considère que l'action holiste impose les pulsions de l'acteur social aux modalités des faits sociaux qui l'entourent (Boudon, 1979 :53).

Je définirais volontiers l'holisme (un mot qui vient du grec *holon*, lequel signifie « tout » ou « totalité ») comme un programme explicatif qui rejette l'ensemble des trois postulats de l'individualisme méthodologique. Il nie que les raisons que l'acteur social se donne soient la cause de ses actions. Il veut que celles-ci aient leurs causes dans des forces sociales, culturelles, psychologiques ou biologiques. Un peu comme le physicien considère que rien dans la pierre elle-même ne permet d'expliquer qu'elle tombe, le sociologue holiste attribue le comportement de l'individu à des forces qui s'imposent à lui de l'extérieur.

[...] En effet, *la théorie du choix rationnel* non seulement réduit la rationalité à la rationalité instrumentale, mais considère que les conséquences qui intéressent l'acteur au premier chef sont celles qui le concernent lui. Mon impression est que le système d'axiomes correspondant à ce que j'appelle ici individualisme méthodologique est celui qui a le plus de titres à se présenter comme de validité générale. (Boudon, et Leroux, 2003 : 72-73)

Pourtant, Max Weber est en désaccord avec la notion des actions logiques et non-logiques de Pareto (Weber, 1968 : 329). Il croit que les actions illogiques ne peuvent pas être occasionnées seulement par les effets instinctifs et sentimentaux comme le déclare Pareto (Weber, 1968 : 329). En effet, l'Homme est un être très subjectif face à son sens de penser, et la rationalité est quelque chose de complexe dans l'essence de la sociologie (Weber, 1968 : 329). Weber croit que la rationalité praxéologique de la nature humaine est établie par l'action de l'homme et c'est lui qui influence les faits sociaux de la société (Weber, 1968 : 329). Sa critique envers Pareto nous laisse savoir que la compréhension de l'action humaine ne peut pas être comprise par les aboutissements des jugements de valeur de l'acteur social (Weber, 1968 : 329). Mais plutôt, par le raisonnement de la neutralité axiologique qui aboutit à une approche plus objective que possible pour comprendre la nature de l'acteur social.

Ce va-et-vient entre la compréhension et l'explication confère toute sa complexité à la sociologie webérienne. D'autant plus que l'interprétation rationnelle par finalité a un statut privilégié par son haut degré d'évidence, même si toutes les

actions n'y sont pas réductibles (émotions, sentiments, processus psychopathologiques manifestant une grande part d'irrationalité). Pourquoi ce privilège ? La sociologie compréhensive doit construire rationnellement ses concepts et de ce fait « le comportement qui se laisse interpréter rationnellement constitue la plupart de temps l'idéal-type le plus approprié »<sup>6</sup>. (Durant et Weil, 1997 : 64-65)

Donc, afin de comprendre la nature et le comportement de l'homme il faut essentiellement étudier la sociologie compréhensive. D'après Weber, cette discipline nous amène à repérer des aboutissements logiques de l'action rationnelle. Elle dégager une analyse causale de l'action sociale et elle ne s'intéresse seulement qu'au sens subjectif de l'homme. La sociologie compréhensive est une discipline de convenance qui cherche à étudier la perception du sens, les intentions décisives, et les comportements humains.

#### **2.4 Les problèmes de la philosophie de l'histoire de Simmel selon Raymond Boudon**

Dans le domaine de la sociologie classique, le phénomène des croyances a souvent sut captiver l'attention des premiers fondateurs de la discipline. Tant Weber que Durkheim sont convaincus qu'il est possible d'explorer la nature et la provenance des croyances par l'entremise d'une analyse rigoureuse que l'on pourrait qualifier de scientifique. Pareto quant à lui, souligne que les sentiments représentent les soubassements de nos croyances. Il va encore plus loin en mettant au point une nomenclature qui classifie les dits sentiments en deux catégories distinctes ; ceux qu'il qualifie d'inconscients et ceux que l'on pourrait observer dans le monde réel. Ce sont ces derniers qui selon lui possèdent la capacité de susciter chez les individus une adhésion volontaire, alors que ceux dénués d'arguments objectifs et valides ne sont en fait qu'une source de distraction qui tend à «dissimuler les sentiments souvent inavouables qui doivent être tenus pour les véritables causes de ces croyances» (Boudon, 1990 : 8).

---

<sup>6</sup> Weber M., *Essais sur la théorie de la science*, Paris : Plon, 1968, p. 329

Pour lui, ce sont principalement des *sentiments*, d'ailleurs inconscients, qui sont la cause des croyances. Seules échappent à ce mécanisme les croyances directement inspirées par l'observation contrôlée du réel ou par le raisonnement « logico-expérimental » : en d'autres termes, seuls les arguments objectivement valides ont le pouvoir de susciter l'adhésion. (Boudon, 1990 : 8)

Tout comme Pareto, Simmel reconnaît que «la façon la plus efficace de se persuader est bien sûr de développer une argumentation démonstrative valide» (Boudon, 1990 : 9). Cependant, contrairement à Pareto, il suggère que l'on peut de la sorte non seulement se convaincre d'un assortiment d'idées justes, mais tout aussi d'idées fausses ou douteuses. Si l'argumentation sur laquelle se base le fondement même de ces idées s'avère à être «contaminée par des *a priori* clandestins» (Boudon, 1990 : 9), il n'est point surprenant que les idées émanant d'un tel procédé méconduisent à leur tour les individus.

Dans leur noble poursuite de la vérité, les hommes de sciences doivent construire et mettre à jour des théories par l'entremise desquelles ils pourront expliquer les phénomènes qui donnent corps à notre réalité. Boudon explique en sorte comment Simmel nous suggère de comprendre les problèmes de la philosophie de l'histoire qu'à travers le paradigme de l'individualisme méthodologique.

Dans notre langage, nous dirions que Simmel propose de considérer l'individualisme méthodologique comme le principe fondamental de l'explication en histoire et dans les sciences sociales (car l'enquête épistémologique de Simmel ne se limite pas comme on le verra, à l'histoire). (Boudon, 1998 : 166-167)

Le mécanisme au cœur de cette entreprise est quant à lui habité à la fois par des propositions explicites et des propositions implicites. Si les premières permettent aux scientifiques d'élaborer leur théorie via un raisonnement rigoureux et une argumentation objective, les propositions de nature implicites possèdent quant à elles la «capacité de déformer les conséquences que l'on tirerait de l'argumentation en question en l'absence de ce halo

d'implicite» (Boudon, 1990 : 128). Selon Simmel, la présence de telles propositions est en effet l'une des principales caractéristiques «du fonctionnement de la pensée» (Boudon, 1990 : 128) humaine. Dès lors, il en déduit que dans «son fonctionnement le plus normal, la pensée produit naturellement des croyances vraies et des croyances fausses» (Boudon, 1990 : 128).

Ainsi, une théorie – éventuellement une théorie dont nous serions l'auteur – peut être circulaire, mais nous apparaît comme linéaire, du fait de la présence occulte de propositions qui non seulement sont présentes dans nos raisonnements, mais sont décisives dans la formation de nos convictions, sans que nous en prenions conscience. (Boudon, 1990 : 104)

S'inspirant fortement de la philosophie de la connaissance de Kant, Simmel élabore un modèle en vue de démontrer les caractéristiques du «fonctionnement même de la pensée humaine» (Boudon, 1990 : 104) et illustrer ainsi «la conséquence que cette discordance entre nos raisonnements tels qu'ils nous apparaissent et tels qu'ils sont en réalité est un trait non seulement de la connaissance ordinaire, mais de la connaissance scientifique» (Boudon, 1990 : 104). Tout en reconnaissant «l'importance du principe Kantien selon laquelle la connaissance n'est jamais la copie de la réalité» (Boudon, 1990 : 105), il suggère cependant que l'a priori dégagé par le modèle de Kant le confine à tort principalement dans le domaine de la physique newtonienne. En effet, pour Simmel ces a priori s'avèrent à être beaucoup plus nombreux et divers que Kant ne l'aurait soupçonné.

Mais, il faut aller plus loin et, nous dit Simmel, voir que non seulement la physique et la chimie, mais aussi bien l'histoire, la psychologie et, de façon générale, toutes les sciences naturelles et humaines mobilisent des *a priori* (variables d'une discipline à l'autre). Bien sûr, il en va de même de la connaissance ordinaire (Boudon, 1990 : 105).

L'existence de tels a priori transcendant le domaine de la physique et de la chimie, Simmel tente de dresser une liste qui pourrait mettre à jour ceux que pourrait confronter le

sociologue ou encore l'historien dans son propre domaine de recherche. Il s'agit pour Simmel de démontrer que même si «ces a priori rendent la connaissance historique (ou sociologique) possible, ils la fragilisent d'un autre côté» (Boudon, 1990 : 106), car tout comme le physicien et le chimiste, le sociologue et l'historien ont tout deux tendance «à ne pas les reconnaître comme tels, et, par suite, à méconnaître l'influence qu'ils peuvent exercer sur leurs analyses» (Boudon, 1990 : 106).

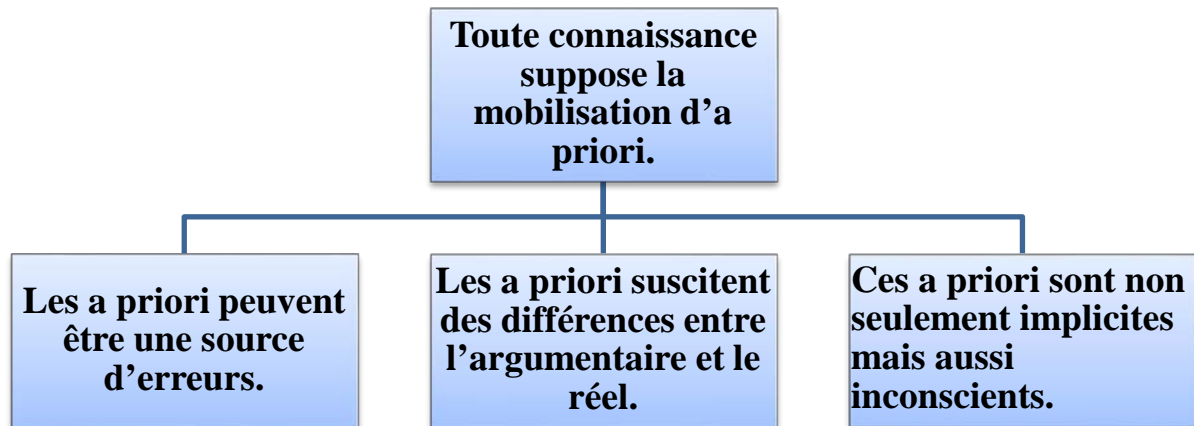
Ainsi, les a priori qui permettent à l'historien de donner sens à son sujet l'exposent aussi au risque de le déformer. Le cadre qu'ils imposent à son analyse permet à celle-ci de prendre corps ; mais, en même temps, ils le conduisent à aller au-delà de ce qu'il voit. (Boudon, 1990 : 106)

Le modèle de Simmel représente sa réflexion sur «le problème de l'induction» (Boudon, 1990 :128). Il suggère que les idées fausses voir douteuses peuvent tout comme les idées vraies provenir d'argumentation valides. Très souvent, «nous nous laissons convaincre par une argumentation inductive parce que, n'en voyant pas les composantes implicites, nous n'en percevons pas le caractère circulaire» (Boudon, 1990 : 128).

De façon générale, le modèle de Simmel est une composante essentielle de la théorie «rationnelle» des croyances : celle qui s'efforce d'expliquer les croyances : à partir de bonnes raisons, au sens défini plus haut. (Boudon, 1990 : 128)

La théorie de la connaissance de Simmel, tel qu'illustrer par le diagramme A, est constituée de quatre propositions qui démontrent cette circularité qui selon lui serait «constitutive de la pensée même» (Boudon, 1990 : 107). Le concept d'a priori dans la notion simmelienne représente en quelque sorte «le dénominateur commun de toutes ces notions proposées par la sociologie de la connaissance, par la psychologie cognitive, par la sociologie ou la philosophie des sciences (...)» (Boudon, 1990 : 108).

## **Diagramme A – Propositions de la théorie de la connaissance de Simmel:**



On peut résumer la théorie de la connaissance tel que proposé par Simmel comme une suite de propositions qui trouvent leur essence au sein «d'un triple besoin éprouvé par le sujet social : besoin de mettre de l'ordre dans des sensations hétéroclites, besoin de hiérarchiser et de satisfaire ses désirs, ses besoins d'économie de pensée (...)» (Boudon, 1990 :425).

L'un des aphorismes de Simmel condense peut-être le mieux sa philosophie relativiste de la connaissance : la notion de vérité a un sens et l'accès à la vérité est possible, écrit-il en substance, non pas «bien qu'elle (la vérité) soit relative, mais parce qu'elle est relative». (Boudon, 1990 : 425)

### **2.5 Le concept de l'action rationnelle dans la sociologie contemporaine**

L'apparition de la théorie du choix rationnel à l'âge moderne est une affirmation positive qui a permis de faire surgir une science rigoureuse de la pensée de l'action, digne à la méthodologie de la sociologie, de l'économie et de la politique. La logique des modèles de l'action n'est pas empirique, mais un dogme axiomatique (Boudon, 1979 : 57). L'influence du

concept de l'action rationnelle dans la sociologie a été expliquée de façon très rudimentaire par le fameux penseur, Vilfredo Pareto. Pourtant, Raymond Boudon a pu raffiner et redéfini ce concept en lui donnant une allure plus méthodologique (Boudon, 1979 : 57). Dans *La logique du social*, Raymond Boudon explique que l'Homme est responsable de ses actions (Boudon, 1979 : 57). Mais il y a certains acteurs sociaux qui manifestent une meilleure forme de rationalisme épistémologique par rapport à d'autres. Celui qui procède à développer une action rationnelle c'est évidemment la personne qui cherche à optimiser des décisions plus logiques dans la structure des systèmes d'interactions.

Dans tous les cas, on relève la présence implicite du postulat de l'individualisme méthodologique. L'analyse suppose que les acteurs cherchent à optimiser leurs décisions eu égard aux contraintes définies par le système. (Boudon, 1979 : 57)

Ce qui fait que l'action rationnelle est l'influence vitale sur le développement de la personne (Boudon, 1979 : 18). Pourtant, c'est presque impossible pour un être humain d'adopter sa propre perception libre sans l'implication de l'apprentissage de ses modèles qui peuvent être ses parents ou son entourage de socialisation. Mais arrivée à un âge de maturité, le choix rationnel de l'individu devient la conscience vivante et sociale du comportement d'autrui. C'est là qu'il va établir des décisions rationnelles ou irrationnelles face à des faits sociaux dépendamment de sa capacité rationaliste (Boudon, 1979 : 18).

La théorie du choix rationnel permet à la personne d'invoquer une rationalité effective dont celle-ci lui convient à réaliser les décisions les plus essentielles et les occasions les plus profitables (Boudon, 1979 : 18). Du moment que l'acteur social exécute une décision particulière, il doit avant tout saisir une logique rationnelle afin qu'il puisse déduire les options irrationnelles et pour ne pas affaler dans les discernements relativistes (Boudon, 1979 : 18). Cet

exemple peut refléter le comportement irrationnel d'un électeur qui invoque un manque de motivation crédible pour élire le candidat idéal lors du scrutin électoral.

Mais si son comportement rationnel n'entraîne pas les effets indésirables qui résulteraient de sa généralisation, c'est parce qu'il existe un nombre suffisant d'électeurs irrationnels croyant plus ou moins obscurément à l'efficacité de leur voix.» (Boudon, 1979 : 18)

## **2.6 La Crise de la sociologie et la menace du relativisme contemporain**

Raymond Boudon nous a bel et bien expliqué quelle était sa position axiologique sur la notion de la sociologie en tant que discipline d'étude. Il veut essentiellement une sociologie épistémologique, rigoureuse et méthodique. Une discipline qui pourrait bien décrire la nature des phénomènes sociaux à travers les démarches scientifiques, dont les analyses seront énoncées par la méthode hypothético-déductive et en concordance avec le modèle scientifique formulé par Karl Popper.

Cette remarque nous offre l'occasion d'énoncer la tâche principale des sciences sociales théoriques. Elle consiste à déterminer les répercussions sociales non intentionnelles des actions humaines intentionnelles. *Karl Popper, Conjectures and Refutations*. (Boudon, 1989 : 5)

Selon Boudon, c'est Karl Popper qui a ouvert le champ de la critique épistémologique sur le concept d'une proposition scientifique. Dans son modèle du réfutationnisme, Karl Popper nous explique qu'il est impossible de prouver une théorie car il n'y a pas de vérité absolue dans une conjecture telle que l'analyse scientifique (Boudon, 1971 :156). Ainsi, les hypothèses énigmatiques de la proposition scientifique doivent soit se déduire à partir des prémisses *plausibles*, ou aboutir à des théories *réfutables* (falsifiables). Ce sont ces *deux* démarches qui peuvent acheminer la progression des connaissances scientifiques. C'est de la sorte que la méthode hypothético-déductive a pu surgir de la proposition scientifique, permettant ainsi à la

science en générale de devenir un domaine de vocation théorique pour toutes les disciplines de nature physique (Biologie, Chimie, Physique, etc.).

Ainsi, Popper énonce qu'une proposition scientifique est une proposition qui peut être démontrée fausse. Cet énoncé repose sur la remarque qu'une proposition universelle peut être démontrée *fausse* par application d'un critère défini et fini, tandis qu'il n'existe aucun critère fini et défini de *vérité*. Il énonce par exemple que le critère de falsification permet de décrire de façon rigoureuse la distinction entre propositions scientifiques et propositions non scientifiques. (Boudon, 1971 : 156-157)

On peut donc dire a priori que la théorie du réfutationnisme a permis aux connaissances scientifiques d'évoluer en leur offrant par l'entremise d'une théorie réfutable une certaine continuité. En effet, Karl Popper dit que sa théorie de la falsification ne peut se constituer à partir d'une théorie simpliste, car elle n'aboutira jamais de la sorte à des conjectures falsifiables (Popper 1973 :51). Selon lui, une théorie scientifique doit arriver à des conclusions falsifiables pour qu'elle évoque la complexité d'une analyse épistémologique plus complète. On ne peut donc pas créer de corrélation directe entre des théories dites simples et la théorie poppérienne puisque celles-ci n'émanent pas de la méthode hypothético-déductive (Popper 1973 :51). Pour qu'une théorie soit falsifiable, elle doit d'abord impliquer des hypothèses énoncées pour procéder ensuite à travers des observations et des expérimentations scientifiques et ce afin de corroborer la complexité de ses conjectures réfutables.

Une fois qu'une hypothèse a été proposée, soumise à des tests, et qu'elle a fait ses preuves, on n'est plus autorisé à la supprimer sans « bonne raison ». Une « bonne raison » peut, par exemple, être son remplacement par une autre qui peut plus aisément être soumise à des tests ; la falsification de l'une de ses conséquences peut encore être une « bonne raison ». (Le concept de « degré supérieur de falsifiabilité » fera plus loin l'objet d'une analyse plus complète.) » (Popper, 1973 : 51)

Karl Popper suggère que sa théorie de la falsification ne se limite pas seulement aux sciences naturelles. Au contraire, il professe que sa théorie s'applique à toute étude des sciences

puisqu'il maintient que toute conjecture déduite à partir de la méthode hypothético-déductive est une théorie scientifique. Boudon pour sa part, révèle que la sociologie à titre de discipline des sciences sociales, doit s'expliquer par le modèle théorique et de la théorie de la falsification et s'acquitter d'une méthodologie en adéquation avec la structure intégrale de l'approche hypothético-déductive.

La notion de théorie dans les sciences sociales comporte un sens large et un sens étroit. Au sens étroit, elle correspond à la notion de système hypothético-déductif de propositions. Au sens large, elle recouvre, outre la notion de théorie au sens étroit, au moins trois catégories distinctes de paradigmes, à savoir les paradigmes théoriques ou analogiques, les paradigmes formels et les paradigmes conceptuels. (Boudon, 1971 : 174)

À titre d'évidence de l'émancipation théorique de la falsifiabilité de Karl Popper, Raymond Boudon évoque l'évolution scientifique des sciences naturelles et même que de la sociologie compréhensive jusqu'à l'envahissement du relativisme social au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. Pour Boudon, cette décadence méthodologique de la sociologie est provoquée par l'incursion des idéologies métaphysiques du relativisme (Boudon, 2008 : 3-4). La sociologie européenne est devenue donc une discipline inerte qui ne pouvait plus se légitimer en tant qu'étude empirique parce qu'elle a été interrompue par les bouleversements de la contre-culture et l'ascension des sociologues du relativisme (Marcuse, Bourdieu et Foucault). À la fin des années 1960, on assiste à la suprématie de « la pensée 68 » qui dorénavant trouve au sein de l'intelligentsia européenne un support incontesté.

Le marxisme a heureusement attiré l'attention sur l'importance des variables économiques dans le devenir social et politique, mais il leur a donné un primat immérité. Le *bon* relativisme a attiré l'attention sur le fait que les représentations, les normes et les valeurs varient selon les milieux sociaux, les cultures et les époques. Le *mauvais* en a conclu que les représentations, les normes et les valeurs sont dépourvues de fondement : qu'elles sont des constructions humaines inspirées par le milieu, l'esprit du temps, des passions, des intérêts ou des instincts. Attribuer une objectivité aux représentations, aux valeurs et aux normes serait toujours une illusion.

[...] Le *relativisme* est perçu comme une doctrine adéquate dans un monde postcolonial, en cours de globalisation, qui veut toutes les cultures se valent : où l'individualisme tend à imposer l'idée que tout est opinion et que toute opinion mérite le respect. Il n'y aurait de vérités incontestables que dans l'univers de la technique. (Boudon, 2008 : 3-4)

En d'autres termes, le relativisme est devenu l'incarnation de la culture intellectuelle et le modèle méthodologique symbolisant la sociologie européenne. Selon Boudon, le relativisme a engendré un paradigme idéologique s'opposant à l'objectivisme des connaissances scientifiques (Boudon, 1990 : 199). Le relativisme dans son principe, promulgue la logique du *chacun sa vérité* et cherche à appliquer cette notion aux lois sociales. Cette inconscience axiologique est à l'encontre des propositions scientifiques et de l'approche poppérienne car elle se base exclusivement sur une approche teintée par le scepticisme et le doute dans sa tentative de cerner la nature et la portée des phénomènes sociaux.

Au sens anglo-saxon moderne, le relativisme a au contraire fini par devenir une sorte de doublon de scepticisme : la connaissance dépendant du point de vue auquel on se place, les concepts de vérité et d'objectivité ne sauraient avoir de sens bien précis. Tout au plus peuvent-ils revêtir une vague fonction régulatrice. (Boudon, 1990 : 199)

Pour Popper, les théories métaphysiques ne peuvent en aucun cas s'appuyer sur des propositions universelles ni même aboutir à des énoncés qui se prêteraient à un dénouement falsifiable ou infalsifiable (Boudon, 1971 :180).

Les théories scientifiques seraient des théories dont la syntaxe est telle qu'elles permettent la comparaison entre  $q^*$  et  $q$ . En d'autres termes, les théories scientifiques sont celles qui sont réfutables ou, pour parler comme Popper et traduire son néologisme par un autre néologisme « falsifiables ». Les théories « métaphysiques » seraient par contraste celles qu'il est impossible de « falsifier » ou d'« infirmer ». (Boudon, 1971 : 180)

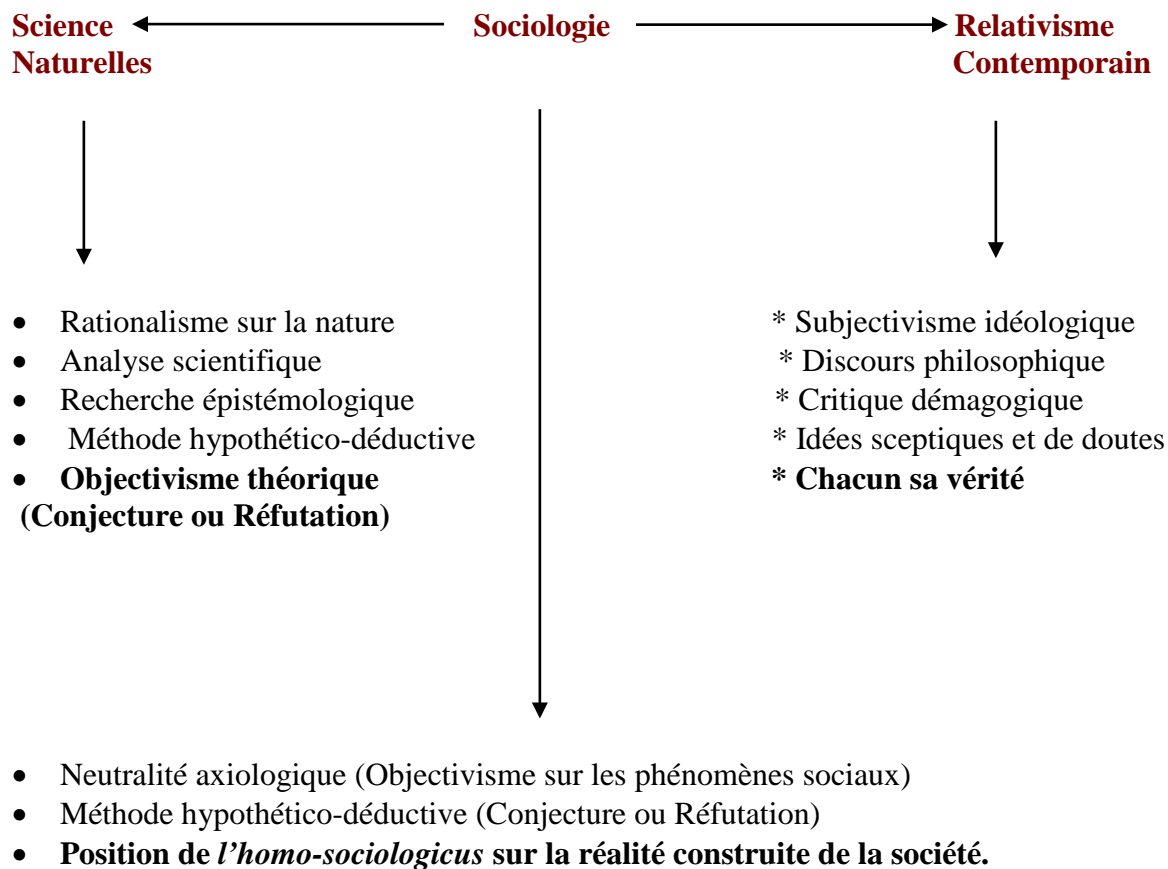
Raymond Boudon démontre ainsi que le relativisme se trouve à être une discipline plutôt plus dialectique que scientifique puisqu'elle renoue dans sa méthodologie avec les préceptes de la philosophie sociologique qu'il attribue d'« illusion méthodologique » (Boudon, 1992 :524). C'est une idéologie qui dans son approche est souvent facile à saisir puisqu'elle est dénuée de la complexité et de la rigueur propres aux disciplines scientifiques (Boudon, 1992 :524). Dans sa logique, Boudon compare le relativisme à un discours plébéien où l'intellectuel de l'idéologie sociale est en mesure d'éclaircir les actions de la nature humaine sans pouvoir évoquer des démarches scientifiques. Tandis que la sociologie dans son fondement rationnel, est celle qui doit expliquer de façon très scientifique et concrète la complexité de la nature sociale de l'homme (Boudon, 1992 :524). La sociologie dans son origine épistémologique, a toujours été une discipline de neutralité axiologique qui tente d'étudier le caractère très subjectif et complexe des faits sociaux. Pour Boudon, la masse opte pour un discours populaire et controversé, et ne se fatigue plus à comprendre le rationalisme de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1992 :524). Pour cette raison, le relativisme en Europe a réussi à séduire les disciples de la sociologie moderne et c'est dorénavant à travers le prisme du relativisme qu'ils tentent de comprendre le comportement de l'acteur social et sa manifestation dans la conscience collective de la société.

Le relativisme est ainsi le produit d'une « illusion méthodologique » : sous prétexte d'opposer la science *telle qu'elle est* à la science prétendument idéalisée des épistémologues, ils réifient l'instantané contre le processus et prennent les propriétés de l'instantané pour des propriétés du processus. Le fait qu'il n'y ait pas de vérité tant que dure la discussion n'implique pas qu'il n'y en ait pas du tout. (Boudon, 1992 : 524-525)

### **Diagramme B – La sociologie, une neutralité axiologique**

Dans ce **diagramme B**, Raymond Boudon a déjà décrit sa méthode préférentielle en matière de sociologie. Il s'intéresse plutôt à une *sociologie de neutralité axiologique* car elle

correspond mieux à la complexité du comportement social de la nature humaine. Boudon veut une sociologie qui se place au milieu de deux extrêmes dichotomiques, entre les *Sciences Pures* et le *Relativisme contemporain*.



L'ambivalence de la sociologie de la science dans l'âge moderne a été le produit de cette résurgence d'idéologies relativistes au 20<sup>ième</sup> siècle. En bref, le relativisme a paralysé la progression de la sociologie épistémologique en Europe. Elle est devenue la tendance dominante de la sociologie européenne contemporaine. Dès son début, la sociologie démontrait une forme de capacité scientifique dans son contexte méthodologique. Ensuite, grâce à l'intromission de la méthode hypothético-déductive dans les sciences générales, la sociologie était en mesure d'interpréter l'anatomie sociale de la nature humaine (Boudon 2008 :28). Cependant, les

sociologues européens de l'après-68 ne voulaient plus s'en tenir à une analyse des faits sociaux qui se ferait exclusivement par l'entremise de la méthode hypothético-déductive et privilégiaient davantage une approche axée sur le discours dialectique du relativisme populaire. C'est ainsi que Raymond Boudon explique ce qu'il qualifie de dérive de la sociologie contemporaine en Europe dans sa quête d'une critique expressive de son relativisme du social.

En résumé, la conjoncture intellectuelle des années 1960 se caractérise par la perte de crédibilité de toutes les théories qui avaient tenté d'identifier des critères généraux de démarcation entre science et non-science. Elle a renforcé la thèse de Kuhn selon laquelle la sélection des idées scientifiques est pour une part irrationnelle. [...] Si la distinction entre science et non-science ne peut être fondée logiquement, c'est qu'elle est une illusion résultant de causes sociales. Désormais, il fallait donc abandonner l'épistémologie et la philosophie des sciences au profit de la « nouvelle sociologie des sciences » et substituer son relativisme aux naïvetés du scientisme. (Boudon, 2008 : 28-29)

Cependant, Boudon ne récuse pas complètement le relativisme du paysage sociologique car l'on peut toujours stipuler à partir de ce même relativisme des propositions théoriques portant sur la réalité sociale. De même, son attaque axiologique n'est pas dirigée à l'égard du *bon* relativisme traditionnel mais plutôt envers une nouvelle forme de scepticisme dogmatique ; celle du relativisme épistémologique (cognitif) (Boudon 2008 :23). Cette nouvelle doctrine a été initiée par Thomas Kuhn dans son livre, *La structure des révolutions scientifiques*, dans lequel il rejetait essentiellement l'existence de l'application des théories hypothético-déductives dans la philosophie des sciences. Selon lui, les méthodes scientifiques ne garantissent nullement l'aboutissement à des réponses authentiques. Il faudrait plutôt que les chercheurs utilisent le *paradigme* relativiste pour élaborer toute théorie scientifique..

Le relativisme cognitif contemporain s'est imposé sous l'influence de Thomas Kuhn (1970) et sans doute contre sa volonté. Son livre insiste sur l'idée que l'histoire des sciences est moins linéaire et rationnelle que ne le disent les manuels d'histoire et de philosophie des sciences. Selon lui, toute théorie scientifique doit s'inscrire à l'intérieur d'un cadre de pensée, d'un *paradigme*, que le chercheur tient sans discussion pour acquis. (Boudon, 2008 : 23-24)

Malgré cela, le relativisme cognitif représente un réquisitoire démagogique dans le contexte de la sociologie européenne en tant que telle. En effet que Boudon conteste cette suprématie du relativisme épistémologique car il reproche à ce courant d'avoir rejeté pour la sociologie axiologique dans sa rigueur scientifique. Boudon va même jusqu'à qualifier le relativisme épistémologique (cognitif) d'apologie de la sociologie philosophique.

Le relativisme cognitif est de tous le temps. Depuis toujours, des penseurs ont nié la possibilité pour la connaissance d'accéder au réel tel qu'il est. Leurs arguments ont pris des formes diverses. On se bornera à examiner le relativisme cognitif contemporain. Il est particulièrement digne d'attention, car il s'est paradoxalement installé en une période où les succès de la science ne se comptent plus. (Boudon, 2008 : 23)

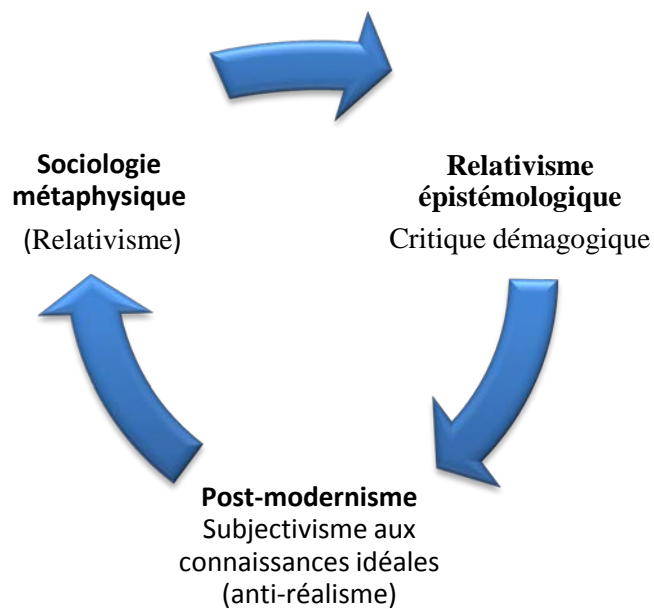
Raymond Boudon retrace la léthargie de la sociologie européenne à l'ascension du relativisme épistémologique dans les littératures sociologiques. Le relativisme épistémologique serait selon lui anathème à bien des égards à l'esprit même de la sociologie progressiste. Le relativisme épistémologique ne s'intéresse pas à l'objectivisme rationaliste de la sociologie. Au contraire, cette entité métaphysique confond la neutralité de l'épistémologie sociologique avec les connaissances des idées abstraites, et elle provoque une perte des repères intellectuels (Boudon, et Clavelin, 1994 :41). Boudon considère que le relativisme épistémologique a engendré le paradigme du postmodernisme, un paragon de l'imaginaire social. D'après lui, le postmodernisme a démystifié le réalisme de la pensée sociologique car elle correspond à un monde sans centre, c'est-à-dire un monde où ne peut se refléter la rationalité des connaissances scientifiques.

Si j'avais à émettre une prédiction, je dirais que le postmodernisme appartiendra sans doute bientôt au passé. Il n'a pas été sans apport du point de vue de la réflexion sur la connaissance scientifique : il a heureusement contribué à nuancer l'image de la science. Mais, conformément au modèle de Pareto, il a poussé le balancier trop loin. L'on peut gager que son statut sera bientôt celui d'un épisode beaucoup plus

de l'histoire des *idées* que de l'histoire de la *connaissance*. (Boudon, et Clavelin, 1994 : 41)

### **Diagramme C – Les périls du relativisme**

Dans le **diagramme C**, Boudon énonce que le relativisme épistémologique est à plusieurs égards un recyclage de la philosophie moderne que l'on pourrait comparer à un cercle vicieux au sein duquel il est impossible d'élaborer une théorie conforme à une proposition scientifique.



Le post-modernisme s'inscrit d'abord dans une logique d'opposition entre le moderne et le postmoderne (Zima, 2003 :139). Selon Lyotard, la fin des années 1950 en Europe a sonné le glas du modèle sociétal ayant régit jusque là les sociétés européennes. Ce rite de passage à l'âge postmoderne s'exprime notamment par l'apparition de la société postindustrielle (Zima, 2003 :139). Les bouleversements de la guerre et les tourments de la reconstruction laissent derrière eux un climat de crainte et de doute, où l'on remet en question les grands paradigmes de la vie. Pour les marxistes, l'on peut déceler dans l'évolution des sociétés postmodernes un lien direct avec l'évolution du capitalisme. Selon Henri Lefebvre, le phénomène postmoderne trouve son essence au sein de la dernière phase du capitalisme multinational (Zima, 2003 :140). Cette phase est notamment marquée par la suprématie et l'exultation du marché (Zima, 2003 :140).

Malgré les différences qui séparent ces représentants du marxisme et de la Théorie critique de la pensée postmoderne de Lyotard, il est clair que tous ces auteurs tendent à considérer l'époque de l'après-guerre comme une constellation sociale et culturelle qualitativement nouvelle et en tout cas différente du «modernisme» tardif des années 20 et 30. Pour Lyotard, comme pour Jameson et Habermas, l'avènement de ce qu'on appelle, la société de consommation des années 50 et 60 inaugure une critique de la modernité qui se fait sentir dans le domaine de l'architecture autant que dans celui de l'art, de la philosophie et de la littérature (Zima, 2003 :140).

Jürgen Habermas quant à lui, perçoit dans ces idéologies qui émanent de cette période de l'après-guerre un véritable assaut à l'égard des traditions et de «l'héritage critique des Lumières» (Zima, 2003 :140). Il ne s'agit pas seulement pour Habermas d'une période marquée par une commercialisation exponentielle de la société et des cultures modernes, mais aussi un rejet du «projet critique des lumières» (Zima, 2003 :140). Contre l'universalité de la raison prédiqué par le projet de la modernité, l'on cherche à opposer «un scepticisme postmoderne qui renoncerait volontiers à un projet critique dont les présupposés universalistes ne sont plus acceptés sans réserve» (Zima, 2003 :140).

Tout en tenant compte de la critique du rationalisme de l'*Aufklärung* qu'articule *La dialectique de la Raison* (1947, fr.1974) d'Adorno et Horkheimer, Habermas défend le projet critique des Lumières et une certaine universalité de la raison (...) (Zima, 2003 :140).

Certes, le post-modernisme dans sa tentative de déclencher une revitalisation du champ intellectuel n'est ni inusité ni unique. En effet l'évolution des sciences sociales a été à plus d'un égard le produit d'un effort continu de dépassement et de réactualisation (Seidman et Wagner, 1992 :5). Que ce soit la critique de Comte à l'encontre des philosophes classiques, celle de Marx à l'encontre de Comte ou encore de Durkheim et de Weber à l'égard de Marx, la sociologie a toujours été animée par un désir de revitaliser l'analyse des faits sociaux par l'entremise de la critique et de la reconstruction méthodologique (Seidman et Wagner, 1992 :5).

Postmodernism is not, of course, the first effort of intellectual renewal through critique and reconstruction. The history of social science reads almost like a continuous effort at revitalization. From Comte's critique of the *philosophes* or Marx's critique of Comte, to Durkheim's and Weber's critique of Marx, to the Parsonian quest to synthesize the classical tradition and the subsequent efforts to supersede structural-functionalism by neo-Marxism, exchange theory, or structural sociology, the wish to revitalize social analysis through critique and reconstruction is an abiding motif (Seidman et Wagner, 1992:5).

La singularité du post-modernisme réside surtout dans son rejet catégorique du projet de la modernité et sa critique acerbe de la science (Seidman et Wagner, 1992 :6). La critique postmoderniste s'en prend au postulat qui revendique l'immuabilité de la connaissance scientifique. Ce même postulat qui réitère que seule la science est susceptible de produire un consensus axé sur l'inlassable recherche de la vérité (Seidman et Wagner, 1992 :6). Dans le discours postmoderniste, l'universalité de la connaissance scientifique est remise en question. Cette idée selon laquelle la science devrait toujours être habitée par une neutralité axiologique qui la libère de tout jugement de valeur est selon les adeptes du post-modernisme faussée (Seidman et Wagner, 1992 :6).

Central to postmodernism is its critique of the claim the scientific knowledge is universal and can be justified in a noncontextual way. Postmodernists contend that standards of truth are context-dependent, In “On the Postmodern Barricades”, Linda Nicholson argues that social theories derive their coherence and compelling power because they are part of socially effective cultural traditions. The standards of European and Anglo-American social science knowledge are said to be inextricably bound up with the culturally specific presuppositions of Western modernity (Seidman et Wagner, 1992:6).

Pour les postmodernistes, toute vérité est en réalité tributaire du contexte culturel et historique au sein duquel elle voit le jour. Le post-modernisme incarne dans son rejet de cette constance de la connaissance scientifique, l’expression d’un courant sociologique bâti autour de la variabilité du «*chacun sa vérité*». Or la sociologie européenne fortement imprégnée par le relativisme épistémologique trouve dans le post-modernisme un discours en adéquation avec son rejet du rationalisme et de l’empirisme. En effet, les sociologues européens s’en prennent à ce qu’ils qualifient de «rationalisme répressif de la modernité» au profit d’un discours dialectique qui tient compte de l’importance des ambiguïtés des phénomènes (Zima, 2003 :142). La méthode hypothético-déductive tombe pour certains en désuet puisqu’elle «cherche à remplacer la diversité par l’uniformité et l’ambivalence par un ordre cohérent et transparent» (Zima, 2003 :143).

The postmodern critique goes beyond a general historical contextualizing of science. Steven Seidman has argued for a decentering of science. He proposes that social scientific knowledge bears the imprint not only of the broad civilizational and national culture of which it is a part but typically of the more specific class, race, gender, of sexual orientation of its producers (Seidman et Wagner, 1992:6).

Si le relativisme épistémologique a prospéré en Europe où il trouve un terrain de prédilection dans un continent en pleins bouleversements sociopolitiques ce ne fut pas le cas de l’Amérique. L’aspect le plus remarquable de la sociologie américaine de l’entre-deux-guerres a toujours été son engouement pour l’empirisme (Rocher, 1972 :22). En effet, on éprouve au sein

de la communauté intellectuelle américaine une grande admiration pour les recherches empiriques. Les résultats obtenus par l'entremise de ces études jouissent d'une grande admiration car elles sont perçues comme étant le produit de cette «empirisme de fait » tant recherché (Rocher, 1972 :22). L'on oppose à la rigueur et l'exactitude de la recherche scientifique, les aléas de la métaphysique et des théories philosophiques. De cette dichotomie née une véritable aversion pour tout cadre conceptuel non empirique et susceptible de produire des résultats erronés ou encore aboutir à des énoncés théoriques préétablis et sans aucune preuves (Rocher, 1972 :22). D'ailleurs, cette grande tradition d'études empiriques dans la sociologie américaine est illustrée par l'école de Chicago et ses nombreuses études de grandes monographies urbaines (Rocher, 1972 :23).

Le caractère dominant de la sociologie américaine de cette époque est son empirisme. Non pas un empirisme théorique ou radical, mais un empirisme de fait, pratiqué avec une espèce d'élan et d'enthousiasme qui ne permettrait presque pas d'en douter (Rocher, 1972 :22).

Cependant, il existe parallèlement à cette suprématie de l'empirisme un dialogue qui tente de renégocier un partage plus équitable entre l'enquête empirique et l'abstraction (Rocher, 1972 :28). Parsons est le précurseur de cette démarche de réconciliation puisqu'il soutient que la science ne trouve pas seulement ses réponses au sein de la recherche empirique. Il est d'avis que toute étude empirique devrait être «encadrée par une pensée théorique qui fournit les intuitions, les hypothèses, les liens logiques» qui par la suite enrichissent «les fondements de la prévision scientifique» (Rocher, 1972 :30). Cependant, Parsons dans sa quête pour valider l'importance du cadre théorique dans une étude sociologique, ne récuse pas pour autant l'analyse empirique. Au contraire, il a lui-même entrepris des travaux nécessitant un grand nombre d'analyses empiriques utilisant «les instruments habituels des enquêtes sociologiques : entrevues, questionnaires,

observations participantes, analyse de données quantifiées» (Rocher, 1972 :31). Ce qu'il questionne c'est plutôt cette conception qui présente dans les «faits bruts» accumulés par l'entremise de l'analyse empirique une «exacte transposition de la réalité» (Rocher, 1972 :30). Selon lui, le rôle du théoricien est d'établir un lien entre l'empirisme de son étude et son appareil conceptuel pour expliquer le fait social dans toute son ampleur.

Aux yeux de Parsons, la science économique est, de toutes les sciences sociales, la plus avancée au point de vue théorique. Parce qu'elle a su réduire les marges d'incertitude dans la conduite humaine en se concentrant sur comportements rationnels à l'intérieur d'un cadre donné d'activités, la science économique a pu élaborer des modèles logiques basés à fois sur la déduction et l'induction, sur l'observation des faits et l'analyse logique (Rocher, 1972 :32).

Dans le paysage sociologique américain de l'après-guerre, le relativisme fleurissant en Europe, ne trouve pas un même terrain d'expansion de l'autre côté de l'atlantique. Bien que la contre-culture est vécue intensément aux États-Unis et exacerbée ensuite par les affres de la guerre vietnamienne, la sociologie américaine évite de tomber proie au scepticisme ambiant (Lyman, 1997 :2). En Europe l'idéologie relativiste s'exprime par l'entremise du post-modernisme qui devient le principal courant sociologique. On rejette dans la même foulée tout ce qui auparavant fut considéré comme les piliers traditionnels de la société et le projet rationnel des Lumières, considéré dorénavant trop contraignant et conservateur. C'est cet avènement du relativisme qui amène la sociologie européenne à se retrouver dans un cul-de-sac épistémologique dont elle n'arrive plus à se dégager (Boudon, et Clavelin, 1994 :41).. Or la sociologie américaine ne subit pas le même sort.

## 2.7 Homo oeconomicus Vs Homo sociologicus

Dans son ouvrage, *La logique du social*, Raymond Boudon constitue une introduction significative de l'analyse sociologique. Il donne une importance au concept de l'individualisme méthodologique de fait que cette théorie permet d'élaborer l'analyse des systèmes d'interactions (Boudon, 1979 : 72). Ces systèmes reposent sur des actions rationnelles et irrationnelles des individus (Boudon, 1979 : 72). Pour Boudon, c'est l'acteur social, et non la conscience collective du groupe, qui est l'atome logique de la compréhension sociologique.

L'individualisme méthodologique, caractère complexe de la représentation de l'action, hypothèse selon laquelle les acteurs cherchent à pousser leur avantage dans les limites qui leur imposent les contraintes du système d'interaction auquel ils appartiennent. (Boudon, 1979 : 72)

Sur le plan théorique, Boudon nous a décrit la rationalité de l'action individuelle. Toutefois sur le plan pratique de la théorie du choix rationnel, il nous dévoile deux modèles exemplaires des acteurs sociaux qui établissent des activités logiques. *L'homo oeconomicus* et *l'homo sociologicus* sont les deux principaux modèles de l'action (Boudon, 1979 : 34).

En premier lieu, l'homo oeconomicus cherche à optimiser ses décisions grâce à un modèle compréhensible de l'information matérielle.

Pour l'économiste moderne, la maximisation de sa satisfaction inclut la minimisation de ses coûts de décision : il se jettera donc, au hasard, sur un des deux sacs. (Boudon, 1979 : 34)

Dans une perspective analogue à celle de Boudon, Demeulenaere considère avant tout que l'homo oeconomicus est un acteur de maximisation de l'utilité, il se contente de la première solution pouvant remplir les privilèges de ses critères de profit (Demeulenaere, 1996 : 175). En effet, l'homo oeconomicus n'est pas aussi différent que les autres hommes car chacun pense à

son propre rythme d'intérêt de gain particulier, de même que l'homo oeconomicus à des attributs moraux, éthiques, etc.

Le même homme que je considère comme *homo oeconomicus* pour une étude économique, je puis le considérer comme *homo ethicus* pour une étude morale, comme homo religiosus pour une étude religieuse, etc. (...) On commet la même erreur quand on accuse l'économie politique de ne pas tenir compte de la morale ; c'est comme si on accusait une théorie du jeu d'échecs de ne pas tenir compte de l'art culinaire. (Demeulenaere, 1996 : 175)

Son intérêt rationnel sur les modèles de l'action est de générer la maximisation du profit matériel, duquel il va exprimer son économie par rapport à ses valeurs méthodiques.

L'économie propose en effet une théorie bien articulée de la rationalité, celle héritée de la tradition économique néo-classique, qui veut que l'action vise la maximisation de la différence entre avantages et coûts qu'elle entraîne pour le sujet.<sup>7</sup>

Ainsi, l'homo oeconomicus doit suivre des buts fixes et des pensées matériellement rationnelles pour qu'il aboutisse à des décisions réalistes, et dont il doit ensuite exécuter des actions raisonnablement économiques (Demeulenaere, 1996 : 175). Comme le cas du capitaliste moderne, il est un exemple parfait de l'expression homo oeconomicus.

De son côté, l'acteur sociologique renferme aussi des traits plus rationnels que l'homo oeconomicus. Raymond Boudon illustre comment l'homo sociologicus est guidé par des règles et des valeurs qui expliquent des attentes pour un comportement de rôle (Boudon, 1979 : 279). Pour lui, l'action rationnelle est de pouvoir appliquer sa décision libre dans le monde où il vit. Le choix rationnel de l'individu, c'est l'action de pouvoir s'exprimer librement et d'effectuer des décisions logiques face à des causes sociales (Boudon, 1979 : 279).

Le modèle de l'homo sociologicus suppose que, sauf exception, la notion de meilleur choix possible est définie : les actions qui lui sont ouvertes, celle qui le conduit à des résultats qu'il considère comme préférables. (Boudon, 1979 : 279)

---

<sup>7</sup> Boudon Raymond, « Au-delà du «modèle du choix rationnel », *Les modèles de l'action*, Paris : Presses Universitaires de France, 1998, p. 21

Évidemment, beaucoup d'actions se produisent sans réflexion en suivant des règles sociales, mais un homo sociologicus doit disposer d'une neutralité axiologique afin de contrebalancer son biaisement antérieur de sorte qu'il y a un équilibre entre les deux normes conflictuelles.

Toutefois, ce qui intéresse le sociologue c'est, en amont, la détermination ou, pour prendre un terme plus neutre, les conditions sociales du désir, de l'anticipation ou du calcul, et en aval, les conséquences sociales de ces éléments subjectifs. (Boudon, 1970 : 21)

## **2.8 Le dépassement de l'homo sociologicus sur l'homo oeconomicus**

Raymond Boudon a fait une comparaison compréhensible entre le modèle de l'homo oeconomicus à celui de l'homo sociologicus. Pour lui, l'homo sociologicus ne se réduit pas à la maximisation du profit financier, il voit un dépassement plus logique de ce modèle à celui de l'homo oeconomicus (Boudon, 1979 : 236). « Le modèle de l'homo sociologicus doit être considéré comme un dépassement de l'homo oeconomicus » (Boudon, 1979 : 237). De ce fait, l'homo oeconomicus se limite à une rationalité instrumentale. Il se limite exclusivement à des décisions de profits économiques.

Le modèle de l'homo sociologicus repose sur le postulat fondamental selon lequel l'individu cherche, en fonction des ressources dont il dispose, à faire les meilleurs choix possibles d point de vue de ses préférences. (Boudon, 1979 : 236)

Pour Boudon, l'homo sociologicus est une sorte de dépassement de l'homo oeconomicus. Ce modèle est confronté à une rationalité plus complexe et cognitive dont la notion de meilleur choix possible n'est pas toujours définie (Boudon, 1979 : 238). Aux yeux de Boudon, l'homo sociologicus acquiert une véritable rationalité en valeur qui s'accompagne au reste d'une tendance à la rationalisation ou, plutôt, la rationalisation de choix (Boudon, 1979 : 239). D'après lui, l'homo sociologicus subit une forme de rationalité très subjective et très vague dans

l'explication des faits sociaux, de façon que nous puissions qualifier ce modèle à être l'exemple parfait de la théorie du choix rationnel. « L'homo sociologicus est confronté à un choix plus général » (Boudon, 1979 : 239).

En bref, Raymond Boudon ne veut pas que la sociologie agit entièrement comme les sciences pures (Boudon, 1971 : 188). Car disséquer ses lois sociales sont beaucoup plus complexes que celles analysées par la méthode hypothético-déductive de la nature physique de la science (Boudon, 1971 : 188). Comme par exemple, on ne veut pas comprendre comment les éléments chimiques réagissent dans le comportement de l'acteur social. Cette étude se redresse uniquement à la fonction biochimique du métabolisme humain. Mais plus essentiellement pour Boudon, comment peut-on évaluer la réalité donnée des faits sociaux ? Sous l'aspect objectif, Boudon fait recours à la méthode de la neutralité axiologique, selon laquelle, l'homo sociologicus parvient à étudier la réalité structurale de la société.

Bref, il paraît évident que le critère de falsifiabilité de Popper ne suffit pas à rendre compte de la *réalité* du travail scientifique ou de la découverte scientifique. Car, lorsqu'on examine les processus de théorisation qui apparaissent dans les sciences sociales, on est obligé de conclure qu'ils obéissent à une logique beaucoup plus complexe que celle que décrit le *modus tollens* « la méthode hypothético-déductive ». (Boudon, 1971 : 188)

Le devoir du sociologue (homo sociologicus) selon Boudon, est de déduire les énoncés méthodiques des phénomènes sociaux à partir des observations vécues de la réalité construite (Boudon, 1971 : 188). Théoriquement, Boudon veut que le modèle de l'homo sociologicus se sert du principe de l'individualisme méthodologique pour expliquer le sens des acteurs sociaux qu'ils donnent à leurs actions compréhensives (Boudon, 1971 : 188). C'est ainsi dans les prochaines pages du chapitre trois que nous allons voir les relevances pratiques du caractère de l'homo sociologicus pour envisager l'explication de la sociologie dans son statut illustrative des sciences sociales.

### **3. Le statut scientifique de la sociologie : débats et Enjeux**

#### **3.1 Des questions de l'épistémologie**

Tout au long de la thèse, nous avons expliqué l'émergence de la sociologie à partir des pères fondateurs de cette discipline. Pourtant, c'est avec Raymond Boudon qu'on assiste à une tentative de réaffirmer le caractère objectif et systématique de la démarche sociologique en l'éloignant de l'illusion méthodologique du relativisme cognitif. Il nous introduit à nouveau à l'épistémologie sociologique afin de mieux comprendre les faits sociaux de la société (Boudon, 1979 : 51). Par l'entremise de son modèle de *l'homo sociologicus*, Boudon a ranimé la scientificité perdue de la sociologie.

Malgré la diversité des thèmes, la sociologie ne couvre pas pour autant des activités d'une irrémédiable hétérogénéité. Que le sociologue étudie des faits singuliers, des régularités statistiques ou qu'il cherche à mettre en évidence des relations générales, son analyse tend très généralement à mettre en évidence les propriétés du système d'interaction responsable des faits singuliers, régularités ou relations observées. En d'autres termes, les phénomènes auxquels le sociologue s'intéresse sont conçus comme explicables par la structure du système d'interaction à l'intérieur duquel ces phénomènes émergent. (Boudon, 1979 : 51)

La doctrine de l'homo sociologicus est en position d'expliquer l'entité scientifique de la sociologie. Un modèle qui nous permet d'interpréter la science de la société dont le comportement et le caractère de l'agrégation humaine sont l'image de la socialité et de la socialisation des acteurs sociaux (Boudon, 1989 : 68).

En effet, l'homo sociologicus essaie d'éclaircir la notion de la société à partir du comportement d'autrui. Son principe de base est plus conceptuel car il cherche à redéfinir la notion de la société par la voie de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1989 : 68). Il démontre que la société est une conscience et une entité vivante au-delà du besoin physiologique par laquelle les individus acquièrent leurs compétences et leurs ressources sociales et deviennent des phénomènes sociaux (Boudon, 1989 : 68). La famille, l'école et la politique sont les

institutions centrales de ce processus. D'autres caractéristiques comme la division du travail et la répartition en castes sont évidemment un modèle primordial du lien social.

Les systèmes sociaux ont une structure. Cette structure fixe les contraintes sous lesquelles les individus agissent. Ces contraintes définissent pour les agents du système les limites du possible. Mais elles ne suffisent généralement pas à déterminer leur comportement. D'autre part, en défendant une méthodologie individualiste, je ne suggère évidemment pas qu'il faille s'intéresser aux individus plutôt qu'aux structures. J'entends souligner qu'à mon sens les phénomènes sociaux auxquels le sociologue s'intéresse ne peuvent être expliqués de manière satisfaisante si on n'en fait pas la conséquence d'actions individuelles. (Boudon, 1989 : 68)

### **3.2 La sociologie, une discipline pseudo-scientifique ?**

Dès lors, on essaye de redéfinir la sociologie, et je crois fort bien que c'est à travers le modèle de l'homo sociologicus que cette discipline pourra se rétablir comme l'espéraient les sociologues classiques, par la voie d'étude compréhensive sur les actions des individus. Boudon, avec la contribution de Robert Leroux, l'explique très convenablement dans son ouvrage, *Y a-t-il encore une sociologie*, comment les premiers sociologues classiques voyaient la sociologie comme étant une science de nature sociale.

Lorsque Weber écrit à Rolf Liefmann que la sociologie doit, comme l'économie, procéder par une analyse des actions des individus. L'influence de l'école économique autrichienne sur Max Weber et Georg Simmel me paraît indéniable. Elle les a convaincus qu'on pouvait élaborer une sociologie scientifique, non pas en cherchant à éliminer les inobservables psychologiques, mais au contraire en imputant à l'acteur une « psychologie abstraite ». (Boudon, et Leroux, 2003 : 72-73)

Pourtant, la sociologie que prévoyaient les sociologues classiques a vu sa fin de gloire compréhensive du jour que le relativisme social a pris sa place en Europe au milieu du 20<sup>e</sup> siècle « la pensée 68 ». Surtout en Europe, de cette idéologie métaphysique, les sociologues relativistes sont devenus les interlocuteurs de la sociologie moderne (Boudon, et Leroux, 2003 : 155). Ils se sont éloignés de la réalité sociologique et de son raisonnement méthodologique tout

en émettant que les idées existentielles sont dépourvues de sens dans le monde que nous vivons, et qu'il n'y a pas de fausseté dans les théories émises par les propositions scientifiques de la **méthode hypothético-déductive**<sup>8</sup> (Boudon, et Leroux, 2003 : 155). Ce qui va conduire à la sociologie de perdre son intuition épistémologique de telle façon qu'elle serait banalisée par sa subjectivité métaphysique « le discours du postmodernisme », plutôt que de rester constante à son objectivité de rationalité axiologique.

Le postmodernisme est en effet un mélange de nihilisme, de relativisme, de dogmatisme et d'utopie. Il n'y aurait plus de vérité, sauf une : qu'il n'y a plus de vérité. La reconnaissance de cette vérité serait irréversible. Le postmodernisme représenterait donc la fin de l'histoire des idées. Cette théorie est encore plus pauvre et inacceptable que les variantes les plus sommaires de l'évolutionnisme du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais elle plaît à ceux qui ont l'impression de vivre dans un monde dépourvu de « sens ». (Boudon, et Leroux, 2003 : 155)

Contrairement à la sociologie d'aujourd'hui, les sciences pures sont restées fidèles aux constances théoriques (**méthode hypothético-déductive**) préférées par la majorité des scientifiques qu'ils soient des physiciens, des chimistes ou des biologistes. La plupart de ces scientifiques se mettent d'accord sur une théorie particulière comme la théorie du Big-bang, ou celle de la relativité et de la gravité, ou même celle de la théorie de l'évolution (la sélection naturelle). Pourtant, aucune de ces théories énoncées ne peuvent être prouvées car elles ne sont que des prémisses plausibles selon le principe de la méthode hypothético-déductive.

Tandis que chez les sociologues relativistes, la théorie d'un auteur s'appuiera sur celle d'un autre sans même pouvoir invoquer des analyses scientifiques (Boudon, et Leroux, 2003 : 144-145). Dont ces démarches épistémologiques pourraient permettre à cette théorie de s'énoncer éventuellement sur la tangibilité d'une réfutation (faisabilité) d'une conjecture observée (Boudon, et Leroux, 2003 : 144-145). Cependant, à l'apparition de « la pensée 68 », ces sociologues contemporains optent pour un discours plus dialectique, expressif ou critique. Il y

---

<sup>8</sup> Popper Karl, La logique de la découverte scientifique, Paris, 1973.

aurait donc peu de consensus axiologiques entre ces théoriciens de la science de la société, car chacun va se prononcer sur sa propre méthode théorique des faits sociaux sans l'implication de la rationalité méthodologique (Boudon, et Leroux, 2003 : 144-145). En conséquence, la sociologie est loin d'être une science au sens strict du terme.

En effet, la crise de la sociologie n'est pas neuve. La sociologie n'a jamais donné le sentiment d'être une science tout à fait comme les autres. On peut, je crois, facilement comprendre pourquoi. J'ai déjà évoqué mon diagnostic à ce sujet. D'abord, comme je l'ai indiqué, dès les débuts, sous la bannière du mot sociologie, les sociologues poursuivent des objectifs divers. Frédéric Le Play, par exemple, cherche dans son œuvre la plus connue à décrire la condition des ouvriers européens. [...] La sociologie *critique* est illustrée dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle par Saint-Simon ou par Proudhon.

[...] Un peu plus tard, avec Weber, Durkheim, Halbwachs et les autres durkheimiens, avec Simmel, apparaît une sorte d'âge d'or de la sociologie : tous partagent une conception *scientifique* de la sociologie. Elle domine jusque dans les années 1960. Avec l'apparition de ce que Luc Ferry et Alain Renaut ont baptisé « la pensée 68 », réapparaît au contraire l'idée que la sociologie a bien mieux à faire qu'à chercher à expliquer les phénomènes sociaux : il ne s'agit plus d'expliquer le monde, mais de le transformer ou d'en dénoncer les injustices ou l'absence de « sens ». La crise de la sociologie n'est pas nouvelle, mais elle tend à s'intensifier lorsque les genres de critique et expressif dominent les deux autres. Il n'est pas indifférent de remarquer que Georges Bataille a été l'un des inspirateurs de Michel Foucault, (Boudon, et Leroux, 2003 : 144-145)

Raymond Boudon semble croire qu'on a réduit la sociologie à une discipline pseudo-scientifique. Alors, comment peut-on sortir de cette crise, afin de pouvoir redonner à la sociologie sa raison d'exister dans les rangs des sciences respectives. Il s'appuie donc à la méthode de Busino qui sait éventuellement qu'il est difficile pour lui de trouver les solutions fondamentales face à cette question, mais qui propose des suggestions qui pourraient sortir la sociologie de cette impasse (Busino, 1992 : 272). Sachant qu'il n'y a pas des solutions faciles pour en arriver à la sociologie, car c'est une discipline plus alambiquée et plus complexe que d'autres branches des sciences pures. Giovanni Busino le décrit dans son ouvrage, *La sociologie sens dessus dessous* :

Je n'ai pas de solution à proposer, mais je suis de l'avis que la situation actuelle est insupportable, qu'il faut sortir de l'impasse. Tentons-le tout au moins, en commençant par établir une distinction entre la raison et le raisonnement. (Busino, 1992 : 272)

D'après Busino, la sociologie retrouvera sa vocation scientifique si on arrive à distinguer entre sa raison abstraite et son raisonnement méthodologique (Busino, 1992 : 272). La sociologie est subjuguée à sa raison plutôt qu'à son raisonnement. Pour Busino, la raison est une valeur individuelle, une construction de l'individu social (Busino, 1992 : 272). La raison ne répond qu'à la subjectivité rationnelle de l'intellectuel. Tandis que le raisonnement est une pensée réaliste et complexe, et elle compose un concept fondamental qui peut justifier sa logique d'être méthodologiquement scientifique.

Le raisonnement, par contre, est une compétence : une attitude qui arrive à manier l'induction, la déduction, l'analogie, l'apagogie, à faire des conclusions. (Busino, 1992 : 272)

Le raisonnement cherche à comprendre ce qui est une pensée rationnelle qu'à celle de la raison utopique ou irréaliste (Busino, 1992 : 273). Ce concept va aussi introduire des principes illogiques pour expliquer l'écart entre le modèle de rationalité et de la réalité (Busino, 1992 : 273). C'est à partir du raisonnement que la sociologie pourrait s'exprimer. Éventuellement, la notion de base de la sociologie nous amène à repérer des aboutissements logiques de l'action rationnelle (Boudon, 1971 : 16). Elle dégage ainsi une analyse causale de l'action sociale dont elle permet au sociologue de s'intéresser qu'au sens rationnel des faits sociaux.

Une autre manière de les exprimer est de dire que la sociologie par opposition aux autres sciences sociales, se distingue par un degré élevé de polymorphisme. Selon les cas, le travail du sociologue prendra la forme soit d'un brillant essai, soit d'une enquête qui restera descriptive mais où il cherchera à éliminer les éléments de subjectivité en recourant à des procédures standardisées de collecte de l'information, soit d'une théorie analytique capable en principe de donner lieu à vérification, soit d'une théorie spéculative pouvant suggérer des interprétations ou orientations intéressantes mais ne débouchent pas sur des recherches précises. (Boudon, 1971 : 16)

### **3.3 La sociologie, une physique sociale**

Nous savons que les sciences pures ne peuvent pas prouver des théories ou de répondre à toutes les énigmes mystérieuses de l'origine de la vie. En principe, la science moderne peut seulement élucider ses théories par la perception observationnelle de la nature physique. Elle est la compréhension de *la loi d'action – réaction* qui se justifie dans sa composition d'uniformité sur les analogies objectives vérifiables. Boudon nous affirme cette explication dans son livre, *La crise de la sociologie* :

Le développement d'une science est toujours déterminé pour une part importante par la qualité des observations dont elle dispose. Quant à la qualité de l'observation, elle dépend à son tour de deux types de facteurs : de facteurs techniques (appareillage, instruments d'observation) d'une part, de facteurs organisationnels d'autre part, la pondération entre les deux types de facteurs variant selon les disciplines. (Boudon, 1971 : 43)

Mais à vrai dire, pour comprendre les éléments de la nature des phénomènes sociaux, nous n'avons pas besoin de les élaborer par les relations physiques. Toutefois, ces concepts doivent être exprimés par les approches conceptuelles de la sociologie. Par exemple, nous pouvons expliquer à partir de la biologie l'origine de la gestation « technique » d'un fœtus, qui se produit durant la phase de l'ovulation d'un sperme et d'un ovule. Néanmoins, dès la naissance du nouveau-né (l'acteur social), comment cette nouvelle créature arrive-t-elle à développer un comportement social propre à ses actions individuelles ? Qu'est-ce qui fait qu'un enfant parle une telle langue par rapport à une autre ? Ou soit, comment s'ancre-t-il dans une culture X et non pas dans une culture Y ? Pour cette raison, la sociologie serait en mesure de clarifier ces problèmes rudimentaires de façon qu'elle abordera les questions plus intrinsèques de la science méthodologique.

En tout cas, même lorsqu'ils adoptent la version la plus ambitieuse de ce programme classique, les sociologues de la connaissance prennent soin bien de circonscrire la place de la sociologie. Ils avancent que l'installation du langage

scientifique lui-même, de certaines de ses règles ou de ses concepts a été facilitée par des variables sociales. Mais ils admettent sans discussion que l'évolution de la science doit aussi s'analyser de façon rationnelle. (Boudon, et Clavelin, 1994 : 18)

Ainsi, le principe de l'homo sociologicus permettrait de raisonner la réalité construite de ces questions fondamentales en se basant sur les relations objectives (les sensations observationnelles) de la nature sociale de l'homme (Boudon, et Clavelin, 1994 : 41). Prenons le cas de la socialisation de l'individu dans une société quelconque. L'homo sociologicus peut prélever cette étude théorique par deux explications sociologiques (Boudon, et Clavelin, 1994 : 41). En premier, il peut la décanter par la sociologie dialectique ou relative. Ou, pour qu'il soit plus rationnel et épistémologue, l'homo sociologicus élaborera cette étude par le paradigme de l'individualisme méthodologique. C'est ce que propose la sociologie des sciences, pour qu'on puisse interpréter l'adaptation sociale de l'individu et de son influence dans la société même si les théories avancées de cette recherche scientifiques résultent dans les conjectures acceptables ou réfutables. Toutefois, ces théories se sont conduites dans un langage scientifique.

Enfin, le principe fondamental de la « nouvelle » sociologie de la connaissance – les théories scientifiques ne sont pas vraies ou fausses, mais utiles ou non – s'applique peut-être principalement à elle-même. (Boudon, et Clavelin, 1994 : 41)

Justement, la sociologie de la connaissance ne se différencie pas des autres sciences pures car elle arrive à démontrer les interprétations sociobiologiques du développement de l'individu dans le réalisme des faits sociaux. Tout comme chez les zoologistes ou chez les entomologistes qui dédient une partie de leur vie sur la diligence expérimentale des animaux (les loups et les fourmis), eux qui se trouvent à vivre dans les sociétés évolutives du règne animal. Selon Boudon, les sociologues méthodiques sont en effet les savants scientifiques par excellence à pouvoir refléter la complexité de l'action sociale de la nature humaine dans une société définie.

Ce qui me paraît surtout intéressant s'agissant de la vogue actuelle de la sociobiologie, c'est l'idée sous-jacente à son succès, selon laquelle les immenses progrès de la biologie contemporaine pourraient, vis la sociobiologie, renouveler l'analyse des phénomènes sociaux. (Boudon, et Leroux, 2003 : 137)

Pour en faire juste une brève illustration pratique sur la scientificité de la sociologie de mon étude de thèse, je vais démontrer un exemple comment les recherches épistémologiques du modèle de *l'homo sociologicus* explique le phénomène de la nature et la culture de la socialisation de l'acteur social.

Le concept de la socialisation est un paradigme de la compréhension sociologique qui peut être évoqué comme le développement structural de la gestation sociale d'une société générale. Même les sociologues classiques, Max Weber et Émile Durkheim, arrivent à connoter la réciprocité de la société construite par l'émancipation de la socialisation des acteurs sociaux à travers le temps. Ainsi, le modèle de l'homo sociologicus peut nous aider à concevoir le contexte sociologique de la socialisation intrinsèque (culture/acquisition) et extrinsèque (nature/innée) de l'enfant (acteur social) dans les faits sociaux de la réalité sociale (Boudon, 1992 : 34-35). Ceci est un parfait exemple de faire une étude de cas sur la nature de la socialisation de l'enfant en se servant de la sociologie comme la discipline idéale qui serait en mesure d'expliquer ce principe d'apprentissage adaptatif de l'acteur social. Nous allons voir d'après Raymond Boudon ce qui déclenche l'apprentissage sociobiologique de l'individu dans son milieu de socialisation établie. Ainsi que les points de vue cognitifs de ces deux pères fondateurs (Max Weber et Émile Durkheim) de la sociologie classique qui supposent que la socialisation de l'acteur social est préconisée par le modèle de l'interaction ou soit le déterminisme holiste.

Pour le sociologue, *comprendre* le comportement d'un acteur c'est donc le plus souvent en comprendre les *raisons* et les *bonnes raisons*. En ce sens et en ce sens seulement, l'on peut dire que la sociologie, ou du moins la sociologie de l'action, a tendance à souscrire au postulat de la *rationalité* de l'acteur social. (Boudon, 1992 : 34-35)

### **3.4 Les principes de la socialisation de l'acteur social selon Boudon**

En biologie, on dit que l'individu est porteur de son « bagage génétique », duquel ça représente les traits génotypiques et phénotypiques de ses ancêtres. En sociologie, on démontre que l'être humain acquit de sa naissance les valeurs traditionnelles, le langage et le comportement identitaire de ses mœurs, dont ces faits sociaux sont les achèvements de la socialisation.

Si on accepte provisoirement le fait que les individus se reproduisent en procréant les générations suivantes et qu'à travers ce processus se transmettent des propriétés développées sous les influences combinées du génotype et du phénotype, de génération en génération, alors on peut aussi admettre que la socialité est une caractéristique fondamentale de la vie et que cette socialité est consolidée ensuite à travers la socialisation, c'est-à-dire à travers des processus d'interaction avec d'autres membres de la société. Ce processus, générés par la socialité et étayés par la socialisation, varient des sociétés d'invertébrés aux sociétés de vertébrés. (Busino, 1992 : 24)

Contrairement à la biologie génétique, je considère la socialisation comme étant le « bagage social », qui est l'ensemble des conduits du groupe social qui présente une certaine permanence. Du moins, ce bagage social (culture) est la manière d'être, de vivre et de créer les esprits d'imagination artistique et les démarches traditionnelles, et qui différencient les groupes d'appartenance auxquels s'identifient les individus. Pourtant, l'individu est un être rationnel et digne de conscience mais seulement à partir de l'âge de maturation cognitive. Dans ce cas, l'enfant est un personnage vulnérable dès sa naissance sur l'indépendance de sa rationalité et sur la liberté de soi car il va être inculqué à la socialisation de son environnement biologique et culturel (sociobiologie). Cependant, Boudon croit que la socialisation ne s'achève pas à la phase de l'enfance (Boudon, 1992 : 27-28). Au contraire, la socialisation est une continuité des systèmes d'interaction et de l'individualisme méthodologique entre les acteurs sociaux car elle permet aux individus de s'intégrer dans une structure complexe de groupe tout au long de leur

vie (Boudon, 1992 : 27-28). Du fait que c'est l'acteur social qui dicte ses propres actions de sens pour la raison c'est lui qui va s'adhérer à la socialisation du groupe, car ce groupe ressemble à ses valeurs individuelles. Raymond Boudon le décrit très bien dans son ouvrage, *Traité de sociologie*, que les comportements sociaux sont liés aux systèmes d'interaction et à l'individualisme méthodologique pour qu'un individu puisse avoir l'occasion de s'intégrer ou de s'assimiler aux structures de la socialité de la réalité construite à ce qui est valeur particulière à lui.

Une société est individualiste au sens *sociologique* lorsque l'autonomie de l'individu y est tenue pour une valeur dominante. Au sens *méthodologique*, la notion d'individualisme a une tout autre signification : elle implique seulement que, pour expliquer un phénomène social, il faut retrouver ses causes individuelles, c'est-à-dire comprendre les raisons qu'ont les acteurs sociaux de faire ce qu'ils font ou de croire ce qu'ils croient. [...] En effet, l'individualisme méthodologique n'implique pas non plus qu'on se représente l'acteur social comme suspendu dans une sorte de vide social. Il suppose au contraire que l'acteur a été socialisé, qu'il est en relation avec d'autres acteurs qui comme lui-même occupent des rôles sociaux, ont des croyances, etc. De façon générale, l'individualisme méthodologique reconnaît la moindre discussion que l'acteur social se meut dans un contexte qui dans une large mesure s'impose à lui. Ce principe n'implique donc pas qu'on conçoive la société comme une juxtaposition des solitudes calculatrices. Il véhicule une image non pas *atomiste*, mais *interactionniste* de la société, ce qui est bien sur différent. (Boudon, 1992 : 27-28)

Boudon nous a expliqué que la socialisation de l'acteur social est construite autour des systèmes d'interaction. En effet, il s'est beaucoup inspiré de cette rationalité axiologique par son prédécesseur de l'individualisme méthodologique, Max Weber. Lui qui traite que « toute société est éthique et culturelle », et dont la socialisation comporte les valeurs des œuvres humaines. Dans son ouvrage, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, La force de l'œuvre provient de la façon dont il relie les représentations mentales, les normes et les règles sociales, et les comportements des acteurs par la conformation de la socialisation (Weber, 1976: 68-69). Cette conviction culturelle l'a amené à étudier l'expérience religieuse du protestantisme en terme

d'efficacité sociale et à mettre en avant les données pragmatiques des religions qui peuvent inciter l'action sociale de la culture (Weber, 1976: 69). Bref, des phénomènes de rationalisation culturelle dépendamment des milieux particuliers peuvent affecter la rationalisation des individus selon leurs propres sentiments empiriques (Weber, 1976: 69). D'après lui, l'acquisition intellectuelle de l'enfant est influencée par les interprétations de la socialisation de la société, dont l'intention de notre perception est le jugement de l'action de nos sens.

Par relation sociale, M. Weber désigne un ensemble d'activités réciproques, « le comportement de plusieurs individus en tant que, par son contenu significatif celui des uns se règle sur celui des autres et s'oriente en conséquence »<sup>9</sup>. Elle représente essentiellement une « certaine *chance* que l'on agira socialement d'une manière (significativement) exprimable » {Idem}. Exemples : la lutte, l'amitié, la concurrence, mais aussi l'État, l'Église, le mariage, etc. {Idem, 24}. (Durant et Weil, 1997 : 66)

A l'antithèse des systèmes d'interaction que Boudon évoque dans sa théorie du caractère de l'acteur social, il y a les culturalistes (ou les déterministes holistes) qui croient que l'enfant est un individu conditionné par une force extérieure de lui, et n'a aucune autonomie rationnelle sur sa conscience éthique et philosophique (Boudon, et Leroux, 2003 : 145). Ce qui fait que la société est la totalité et le soubassement vital sur le développement de l'acteur social (Boudon, et Leroux, 2003 : 145). Pour les holistes, c'est presque impossible pour un enfant d'adopter sa propre perception libre sans l'implication de l'apprentissage de ses idéals qui peuvent être ses parents ou ses modèles par observation. Donc, la socialisation devient la conscience artificielle et sociale du petit enfant jusqu'à l'âge adulte, c'est-à-dire dans une culture au courant propre à l'environnement de la famille, du milieu géographique, de l'institution académique et du travail.

Le holisme veut que le comportement de l'acteur social s'explique par des forces sociales ou culturelles. Dans ce cas, l'individu est vu comme un support auquel s'appliqueraient certaines forces émanant de la société ; il est vu comme second, la société comme première. (Boudon, et Leroux, 2003 : 145)

---

<sup>9</sup> Weber M., *Économie et société*, Paris: Librairie Plon, 1971, p. 24

Un des premiers culturalistes qu'on peut évoquer dans ce contexte de la méthode holiste, c'est fut évidemment Émile Durkheim. Voulant séparer la sociologie de la biologie (Durkheim, 1901 : 140), Durkheim critiqua la position d'Alfred Espinas dans son fameux livre controversé, *Des sociétés animales, étude de psychologie comparée*, expliquant les principes des faits sociaux chez les animaux. Espinas était le premier sociologue à pouvoir comparer les lois des phénomènes sociaux de la société animale à celle de la société humaine (Espinas, 1935 : 155). Il disait que l'assimilation de la socialité chez les individus n'était pas autant différente que la progression innée de la survie chez les animaux, ceux qui vivaient dans les colonies complexes (Espinas, 1935 : 155). La seule antithèse du comportement intrinsèque entre l'Homme et l'animal selon Espinas, ce que l'Homme dispose d'un caractère émotionnel et sentimental.

Relever les sociétés animales, c'est relever du même coup la société humaine qui les surpasse de si loin et les domine de si haut. Nous croyons servir plus efficacement la civilisation en montrant que l'humanité est le dernier terme d'un progrès antérieur et que son point de départ est un sommet, qu'en l'isolant dans le monde et en la faisant régner sur une nature vide d'intelligence et de sentiment. (Espinas, 1935 : 155)

Cependant, Durkheim s'oppose au dogmatisme d'Espinas car selon lui la nature sociable de l'Homme n'est pas comparable à celle de la communauté animale. (Durkheim, 1901 : 140) En évidence, les lois des faits sociaux chez les humains sont beaucoup plus complexes et plus cohérentes que chez les animaux. Comme dans le règne animal, il y a les structures de la symbiose primitive qu'on retrouve chez les colonies d'insecte (les fourmis et les abeilles). Pour Durkheim, ces genres de colonie sont une protection territoriale pour les insectes, car ils sont menés par la survie de l'instinct. Tandis que chez les humains, une espèce de cortex plus rationnelle, forment une agglomération sociétale d'un organisme hiérarchisé et sophistiqué qu'on appellera « socialisation », dont elle se transformera par ensuite en une culture (Durkheim,

1901 : 141). D'après Durkheim, la socialisation culturelle devient l'essence des faits sociaux pour permettre l'évolution de la civilisation d'un peuple.

La civilisation d'un peuple n'est rien d'autre que l'ensemble de ses phénomènes sociaux ; et parler de peuples incultes, "sans civilisation", de peuples "naturels", c'est parler de choses qui n'existent pas. (Durkheim, 1901 : 141)

Selon lui, la culture est une socialisation collective par laquelle les individus acquièrent leurs compétences et leurs ressources sociales et deviennent des phénomènes sociaux (Durkheim, 1973 : 29). La famille, l'appartenance à un groupe religieux ou idéologique, l'école et la politique sont les institutions centrales de ce processus (Durkheim, 1973 : 29). Pour cela que Durkheim traite la culture comme un fait social car elle désigne à peu près tous les événements qui circulent à l'intérieur de la société (Durkheim, 1973 : 29). Ainsi, il explique que la socialisation conscientise les idées sociales des individus et elle rend la société vivante avec plus des créativités rationnelles :

Dans ce cadre, la société englobe les individus dont la culture est le cœur de la *conscience collective* de la société. (Durkheim, 1973 : 29)

La question qui reste la plus sérieuse et la plus consistante concerne les débats entre les protagonistes des systèmes d'interaction et les déterministes holistes sur la socialisation de l'acteur social. Donc, dans le processus de la socialisation, quelle est l'influence de la nature et de la culture sur le développement de l'enfant ? Afin de répondre à cette question, nous devons invoquer des nouvelles recherches épistémologiques en se basant sur le modèle de *l'homo sociologicus*. D'après ce modèle, la sociologie serait en mesure d'expliquer les méthodologies explicatives concernant les principes de la socialisation de l'enfant (ou de l'acteur social). Ce qui va permettre à cette discipline d'utiliser la **méthode hypothético-déductive** afin que ces connaissances sociologiques puissent s'évoluer avec le temps.

## **Conclusion**

La sociologie n'est pas une discipline qui pourrait résoudre toutes les énigmes propres aux phénomènes sociaux ou remédier aux multiples paradoxes qui semblent parfois habiter les sciences sociales dans leur quête de ce qu'est l'essence même de la vie. Les sociologues classiques (Comte, Tocqueville, Pareto, Simmel, Durkheim et Weber) avaient défini la sociologie à titre de discipline comme la science de la société. De ce fait, ils avaient un point en commun sur la notion de la sociologie en tant qu'une discipline d'étude méthodique de la réalité sociale. C'est à travers eux que le discours sociologique pouvait se prononcer dans le pragmatisme scientifique, et la plupart avaient une ambition réaliste de cette discipline comme le cas d'Auguste Comte (physique sociale). En effet, Karl Marx avait utilisé la sociologie afin de démontrer comment l'histoire des sociétés trouve ses soubassements dans l'histoire de la lutte des classes. Alexis de Tocqueville est quant à lui connu comme l'un des premiers sociologues à introduire l'origine de la sociologie dans son environnement méthodologique.

Les deux précurseurs les plus importants de la littérature sociologique, Émile Durkheim et Max Weber, ont pour leur part abordé la sociologie d'abord et avant tout comme une discipline scientifique par l'entremise des théories du fonctionnalisme et de l'individualisme méthodologique. N'oublions pas évidemment Vilfredo Pareto, qui voulait une sociologie dite logico-expérimentale, qui s'intéresserait exclusivement à la praxéologie de l'action sociale de l'individu.

Pourtant, après la mort de Weber et de Durkheim, la sociologie en Europe a été écartée de son contexte épistémologique pour une certaine période de temps, surtout durant les années 1960. Éventuellement, on la réanime de son oubli rationnelle grâce à l'implication de certains sociologues contemporains qui veulent restituer l'image de cette discipline dans sa scientificité

du paradigme théorique. Parmi ces théoriciens contemporains, Raymond Boudon, connu pour être le sociologue de la théorie du choix rationnel et de l'individualisme méthodologique, redonne à la sociologie une authenticité réaliste dans sa racine scientifique. C'est à lui qu'on doit attribuer la vivification de cette discipline, la sociologie. Boudon, de par sa démarche nous a permis de différencier entre la sociologie abstraite de la sociologie des sciences.

C'est ainsi que Raymond Boudon nous expose au concept propre de la sociologie dès les années 70. D'après lui, cette discipline doit renouer avec les origines de la connaissance scientifique et se détacher de l'illusion méthodologique de ce que suggèrent les structuralistes et les intellectuels du post-modernisme. Nous savons que la sociologie contemporaine en Europe s'est éloignée de sa pensée logique pour devenir une critique expressive dans son relativisme du social. Car son explication théorique est plus complexe et subjective par rapport aux autres sciences pures. De fait, il n'est pas évident de prouver expérimentalement le caractère social de l'individu comparativement à la compréhension organique d'un composé chimique tel que l'eau (H<sub>2</sub>O) qui peut être ainsi réduit à ses éléments fondateurs ; à savoir deux éléments d'hydrogènes et un élément d'oxygène.

Boudon croit que le discours dialectique sur la complexité subjective de l'acteur social a réussi à charmer la masse intellectuelle dans la société occidentale au détriment de l'analyse de la méthode hypothético-déductive. On voit alors l'émergence de la sociologie du doute et du scepticisme, celle du relativisme épistémologique (cognitif). Selon Boudon, il n'est pas indiscutable de pouvoir critiquer la théorie du relativisme épistémologique, que le tout à sa raison « *chacun sa vérité* ». Dans cette même foulée, l'on peut suggérer que la conscience relative de la sociologie moderne est devenue la parodie illusoire (imaginaire) de la réalité construite à partir d'un amalgame de phénomènes sociaux. Mais la sociologie que prévoit

Raymond Boudon, c'est une méthodologie bien scientifique possédant une épistémologie assez raisonnable.

L'apparition de la théorie du choix rationnel à l'âge moderne est une affirmation positive qui a permis de faire surgir une science rigoureuse de la pensée de l'action. La logique des modèles de l'action n'est pas empirique, mais un dogme axiomatique. L'influence du concept de l'action rationnelle dans la sociologie a été expliquée de façon très rudimentaire par le fameux penseur, Vilfredo Pareto. Pourtant, Raymond Boudon a pu raffiner et redéfinir ce concept en lui donnant une allure plus méthodologique. Dans *La logique du social*, Raymond Boudon explique que l'Homme est responsable de ses actions. Mais il y a certains acteurs sociaux qui manifestent une meilleure forme de rationalisme épistémologique par rapport à d'autres. Celui qui procède à développer une action rationnelle c'est évidemment celui qui cherche à optimiser ses décisions dans la structure des systèmes d'interactions. Ceci fait de l'action rationnelle l'une des principales sources d'influence sur le développement de la personne.

Pourtant, c'est presque impossible pour un être humain d'adopter sa propre perception libre sans l'implication de l'apprentissage de ses modèles qui peuvent être ses parents ou son entourage de socialisation. Mais arrivée à un âge adulte, le choix rationnel de l'individu devient la conscience vivante et sociale du comportement d'autrui. C'est là qu'il va établir des décisions rationnelles ou irrationnelles face à des faits sociaux dépendamment de sa capacité à rationaliser. La théorie du choix rationnel permet à la personne d'invoquer une rationalité effective qui lui permet d'adopter parmi ses multiples options, les décisions les plus essentielles et les occasions les plus profitables. Du moment que l'acteur social exécute une décision particulière, il doit avant tout saisir une logique rationnelle afin qu'il puisse réduire l'impact des options irrationnelles et éviter ainsi de sombrer dans les discernements relativistes. Cet exemple

peut refléter le comportement irrationnel d'un électeur qui invoque un manque de motivation crédible pour élire le candidat idéal lors du scrutin électoral.

Toutefois sur le plan théorique, la sociologie arrive à nous faire comprendre la nature et la culture de la socialisation de l'individu. Par exemple, aucun être rationnel n'est né avec une origine culturelle spécifique, des principes moraux ou encore des valeurs coutumières. Tout Homme de sens possède à la naissance la capacité de grandir dans n'importe quelle communauté, de parler n'importe quelle langue, d'adopter n'importe quelle religion, et d'acquiescer n'importe quelle convention sociale. Mais du moment que l'individu développe un sens libre de soi, il apprend à distinguer les limites séparant la déviance de la justice ou encore à différencier le bien du mal. C'est en conséquence qu'il applique les modèles de l'action rationnelle dépendamment de sa réflexion cognitive qu'il acquiesce dans son environnement social.

Raymond Boudon nous a bel et bien expliqué qu'elle était sa position axiologique sur la notion de la sociologie en tant que discipline d'étude. Il veut essentiellement une sociologie épistémologique, rigoureuse et méthodique. Une discipline qui pourrait bien décrire la nature des phénomènes sociaux à travers les démarches scientifiques. Dont ces analyses seront énoncées par la méthode hypothético-déductive, un modèle scientifique formulé par Karl Popper. Selon Boudon, c'est Karl Popper qui a ouvert le champ de la critique épistémologique sur le concept d'une proposition scientifique. Dans son modèle du réfutationnisme, Karl Popper nous explique qu'il est impossible de prouver une théorie car il n'y a pas de vérité absolue dans une conjecture de l'analyse scientifique. Ainsi, les hypothèses énigmatiques de la proposition scientifique doivent se déduire à partir des prémisses *plausibles*, ou soit aboutir à des théories *réfutables* (falsifiables), et ce sont ces *deux* démarches qui peuvent acheminer la progression des

connaissances scientifiques. C'est de là que la méthode hypothético-déductive a pu se surger de la proposition scientifique, et qui a permis à la science en générale de devenir un domaine de vocation théorique pour toutes les disciplines de nature physique

En évidence de l'émancipation théorique de la falsifiabilité de Karl Popper, Raymond Boudon a vu l'évolution de la sociologie compréhensive comme un processus évolutif parallèle à celui de l'évolution scientifique des sciences naturelles qui fut par le milieu du 20<sup>e</sup> siècle fut envahi par le relativisme social. Pour Boudon, ce désenchantement de la décadence méthodique de la sociologie est dû en grande partie aux idéologies métaphysiques du relativisme. Fortement influencée par le phénomène de la contre-culture par l'entremise des sociologues du relativisme (Marcuse, Bourdieu et Foucault). La sociologie en Europe est devenue une discipline inerte incapable de se légitimer dorénavant en tant qu'étude empirique. Par la fin des années 1960 « la pensée 68 », symbolise désormais l'émergence de la révolution culturelle et l'avenue de la globalisation attirant facilement à la fois la masse de gens ordinaires et les intellectuelles dans tous les pays occidentaux. La crise de la sociologie telle qu'exprimée par Boudon, a été une réalité dans le contexte européen où le relativisme épistémologique en adéquation avec les réalités sociales et politiques de l'époque, on nourrit un vent de remise en question qui se solda par un rejet du projet des Lumières tel que compris par la sociologie classique. Tout paradigme trop contraignant n'avait plus de pertinence et la méthode hypothético-déductive fut l'une des tout premières victimes de cette ré imagination du champ intellectuel. Le post-modernisme s'articule alors comme un moyen de dépasser le cadre restrictif du cadre conceptuel et théorique traditionnel.

La structure formelle de la sociologie comme discipline scientifique se trouve dans sa constitution cognitive. Elle doit se reposer dans sa perspective épistémologique vers un modèle

de la science. Cette fois, les explications sociologiques ne sont plus causées par la volonté d'êtres particuliers. Ce qui explique que les notions compréhensives de la société ne correspondront plus à la tradition superstitieuse des modèles métaphysiques. En évidence, les prémisses sociologiques seront définies par des lois de la nature de la réalité sociale. A l'exemple des lois sociales sur la socialisation des individus dans une société quelconque, l'étude de la compréhension rationnelle de ce phénomène est caractérisée par l'adaptation physique de l'individu entourant son environnement social. Ainsi, on doit comprendre que les règles socialisantes de la réalité sociale de l'individu influencent son caractère et son comportement individuel et collectif. Cela signifie que les comportements sociaux inductibles d'un individu dans une société réelle sont un caractère régulier, uniforme et similaire chez tous les autres individus qui se trouvent à coexister dans la même sphère sociale.

Raymond Boudon démontre que le relativisme se trouve à être une discipline plutôt plus dialectique que scientifique puisqu'elle se prononce uniquement comme une philosophie sociologique à « illusion méthodologique ». C'est une idéologie qui est facile à saisir et qui plait à tous les âges, ce qui explique sa domination incontestée de la pensée sociologique des temps modernes. Dans sa logique, Boudon compare le relativisme à un discours plébéien où l'intellectuel de la physique sociale est en mesure d'éclaircir les actions de la nature humaine sans pouvoir évoquer des démarches scientifiques. Tandis que la sociologie rationnelle, est celle qui doit s'expliquer de façon très scientifique et concrète, la complexité de la nature sociale de l'homme. Dès lors, la sociologie dans ses origines épistémologiques, est d'abord une discipline de neutralité axiologique qui tente d'étudier le caractère très subjectif et complexe des faits sociaux. Pour Boudon, la masse opte souvent pour un discours populaire et controversé, et ne tente plus de comprendre le rationalisme de l'individualisme méthodologique. Pour cette raison,

le relativisme a réussi à séduire les disciples de la sociologie moderne dans la compréhension du comportement de l'acteur social et de sa conscience collective dans la société.

Comme dans les sciences particulières, la sociologie n'est pas en rupture avec l'idée de lois de la nature. Au contraire, la première trouve son fondement dans la seconde. Autrement dit, la rationalité de la discipline sociologique s'appuie sur l'épistémologie de la perception de la nature. La nature qui est régie par des lois, ce n'est pas seulement la nature physique (astronomie, gravité, etc.) ni la nature biologique ou organique (métabolisme, biochimie, reproduction, etc.), mais c'est aussi la nature sociale (soit les phénomènes d'ordres sociaux.) qui permet aux sociologues de comprendre la réalité sociale de l'acteur rationnel.

Nous avons déjà expliqué les explications théoriques sur la socialisation de l'acteur social selon les approches interactionnistes et les déterministes holistes. Or sur le plan pratique, illustrer le développement social de l'acteur social au sein de la socialisation interactionniste est plus complexe qu'on le croit. Premièrement, les recherches effectuées ne nous ont pas réellement offert des solutions quant aux problèmes de différences que cela soit du point de vue culturel, racial ou religieux. Il est vrai qu'il n'y a pas de solution miraculeuse au problème car chacun a son interprétation, sa mentalité et sa culture. Mais l'ignorance épistémologique suscite très souvent une incapacité à saisir le fondement et les structures des systèmes d'interactions, ce qui pour sa part tend à être la source du problème.

Raymond Boudon ne s'attarde pas à dire que la sociologie est en péril dû à son manque d'ambition scientifique. Certes en Europe, elle subit un retard dans son discours épistémologique et malheureusement, habitée par de forte tendance relativiste engendré entre autre par le relativisme cognitif (post-modernisme), on l'a réduit trop souvent à une discipline pseudo-scientifique. Néanmoins, Boudon insiste que la sociologie ne tire pas à sa fin car elle est toujours

ancrée dans son étymologie scientifique. Et c'est à partir du modèle de *l'homo sociologicus* que cette science de la société pourra finalement s'exprimer et surgir de son «*no man`s land*» méthodologique. La sociologie ne parviendra pas à perdre son intuition méthodique. Mais éventuellement elle réussira à démontrer son ontologie théorique, et à se restituer sa constitution scientifique. Pourtant, Raymond Boudon prédit que seulement le temps déterminera si la sociologie gardera un peu de son principe épistémologique dans les années à venir. Selon lui, la sociologie moderne souffre présentement d'une décadence méthodologique dégénérative qui se caractérise par une présence exponentielle d'un relativisme épistémologique véhiculé par le médium visuel qui tend à dominer notre imaginaire sociale moderne.

Le premier principe fondamental de la sociologie de l'action consiste à prendre au sérieux le fait que tout phénomène social, quel qu'il soit, est toujours le résultat d'actions, d'attitudes, de croyances, et généralement de comportements individuels. Le second principe, qui complète le premier, affirme que le sociologue qui veut expliquer un phénomène social doit retrouver le sens des comportements individuels qui en sont la source. (Boudon, 1992 : 22).

## **Bibliographie**

Al-Asqalani A., *Bulugh Al-Maram*, Riyadh, Dar-us-Salam, 1996.

Ansart P., *Les sociologies contemporaines*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, Paris, Vrin, 1969.

Aron R., *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Éditions Gallimard, 1989.

Assogba Y., *La sociologie de Raymond Boudon: essai de synthèse et applications de l'individualisme méthodologique*, Sainte-Foy, Québec : Presses de l'Université Laval, 1999.

Berger L. P., *Comprendre la sociologie : son rôle dans la société moderne*, Paris, Resma, 1973.

Berger L. P., Luckmann, T., *La construction sociale de la réalité*, Paris : Méridiens Klincksieck, 1989.

Berthelot J-M., *1895 Durkheim : l'avènement de la sociologie scientifique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995.

Berthelot J-M., *La sociologie : épistémologie d'une discipline*, Paris, De Boeck Université, 2000.

Boudon R., *Les méthodes en sociologie*, Paris, PUF, 1970.

Boudon R., *La crise de la sociologie*, Genève, Droz, 1971.

Boudon R., *La logique du social*, Paris : Hachette, 1979.

Boudon R., Bourricaud F., *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1982.

Boudon R., *Effets pervers et ordre social*, Paris : Presses universitaires de France, 1989.

Boudon R. *L'art de se persuader des idées fausses, fragiles ou douteuses*, Paris, Fayard, 1990.

Boudon R., *Traité de la sociologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1992.

Boudon R., M. Clavelin, *Le relativisme est-il résistant ? Regards sur la sociologie des sciences*, Paris, PUF, 1994.

Boudon R., *Le juste et le vrai*, Paris, Fayard, 1995.

Boudon R., « Au-delà du modèle du choix rationnel », *Les modèles de l'action*, Paris : Presses Universitaires de France, 1998.

- Boudon R., *Études sur les sociologues classiques*, Paris, PUF, 1998.
- Boudon R., *Études sur les sociologues classiques Tome II*, Paris, PUF, 2000.
- Boudon R., Leroux R., *Y a-t-il encore une sociologie ?*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- Boudon R., *Raison, bonnes raisons*, Paris, PUF, 2003.
- Boudon R., *Tocqueville aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- Boudon R., *Le relativisme*, Paris : Presses Universitaires de France, 2008.
- Bourricaud F., *L'individualisme institutionnel: essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris: Presses universitaires de France, 1977.
- Bunge M., *Épistémologie*, Paris, Maloine, 1983.
- Busino G., *La sociologie sens dessus dessous*, Paris : Droz, 1992.
- Caldwell B., *Beyond Positivism, Economic Methodology in the Twentieth Century*, Londres, Unwin Hyman, 1982.
- Christien Y., *L'heure de la sociobiologie*, Paris: A Michel, 1979.
- Cibois P., «Pierre Bourdieu», Van Meter, K M., (dir.), *La sociologie*, Paris, Larousse, 1997.
- Coleman J., *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Harvard University Press, 1990
- Collins R., *The Sociology of Philosophies, A Global Theory of Intellectual Change*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.
- Comte A., *Système de politique positive, ou, Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité*, Tome I à IV, Paris : Chez l'auteur et chez Carilian-Goeury et Vor Dalmont, 1851-1854.
- Comte A., *Cours de philosophie positive*, Paris : Hermann, 1975.
- Crester G. et Léon J., *Intermarriage in the U.S.A.*, The Haworth Press, 1984.
- Demeulenaere P., Le modèle de Hume, *L'Année sociologique*, 1994.
- Demeulenaere P., *Homo oeconomicus, Enquête sur la constitution d'un paradigme*, Paris, PUF, 1996.
- Dumont L., *Essais sur l'individualisme: une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris : Éditions du Seuil, 1991

- Durkheim E., *L'Année sociologique*, Tome IV, Paris, PUF, 1901.
- Durkheim E., *Le suicide, étude de sociologie*, Paris, PUF, 1969.
- Durkheim E., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1973.
- Durkheim E., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1992.
- Durand J-P., Weil R., *Sociologie contemporaine*, Paris : Vigot, 1997.
- Elias N., *Qu'est-ce que la sociologie*, Marseille, Éditions de l'Aube, 1991.
- Friedman M., *Essays in Positive Economics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1953.
- Giddens A., *The consequences of modernity*, Stanford, Calif : Stanford University Press, 1990.
- Hirschhorn M., *Max Weber et la sociologie française*, Paris : L'Harmattan, 1988.
- Holton G., *L'imagination scientifique*, Paris, Gallimard, 1981.
- Holton G., *Science and Anti-Science*, Harvard University Press, 1993.
- Kuhn T., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris Flammarion, 1970.
- Leroux R., *Histoire et sociologie en France*, Paris, PUF, 1998.
- Le Robert MicroPoche*, Paris; Dictionnaires le Robert, 1988.
- Lepenes W., *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.
- Marietti Kremer Angele, « Auguste Comte et l'éthique de l'avenir », *Revue Internationale de Philosophie*, 1998 / 1, p. 1-20
- Marx K., Engels F., *Manifeste du parti communiste*, Paris : Editions sociales, 1966.
- Marx K., *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris : Éditions sociales, 1972.
- Merton R., *The Sociology of Science*, Chicago, University of Chicago Press, 1973.
- Morin E., *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973.
- Myers David, G., *Psychologie*, Paris, Flammarion, 1997, p. 73
- Nagel E., *The Structure of Science. Problems in the Logic of Scientific Explanation*, Harcourt, New York, 1961.

- Nisbet R., *La tradition sociologique*, Paris : Quadrige/PUF, 1993.
- Olson M., *La logique de l'action collective*, Paris, PUF, 1978.
- Pareto V., *Traité de sociologie générale : ouvres complètes – Volume 12*, Genève, Droz, 1964.
- Pareto V., *Manuel d'économie politique*, Genève, Droz, 1968.
- Parsons T., *Sociological theory and modern society*, New York : Free Press, 1967.
- Parsons T., *The Social System*, New York : Free Press, 1966.
- Philippe C., Varro G et Neyrand G., *Liberté, Égalité, Mixité... conjugales : une sociologie du couple mixte*, Paris : Anthropos, 1998.
- Popper K., *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973.
- Raynaud P., *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, PUF, 1987.
- Rocher G., *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Paris : Presses universitaires de France, 1972.
- Seidman S. et Wagner D., *Postmodernism & social theory : the debate over general theory*, Cambridge, MA : Basil Blackwell, 1992.
- Sokal A., Bricmont, J., *les impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- Steiner P., « Une histoire des relations entre l'économie et la sociologie », *Revue L'Économie Politique* 2001/4 n°12, p. 32-45.
- Tocqueville A., *De la démocratie en Amérique Volume I*, Paris : Gallimard, 1961.
- Valade B., *Pareto et la naissance d'une autre sociologie*, Paris, PUF, 1990.
- Valade B., *Introduction aux sciences sociales*, Paris, PUF, 1996.
- Weber M., *Essais sur la théorie de la science*, Paris : Plon, 1968.
- Weber M., *Économie et société*, Paris: Librairie Plon, 1971.
- Weber M. *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, New York, C.S. Sons, 1976.
- Weber M., *Histoire économique*, trad. de C. Bouchindomme, Paris, Gallimard, 1991.
- Wilson E.O., *Sociobiology: a New synthesis*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1975.

Wilson O. Edward., *L'humaine nature (essai de sociobiologie)*, Paris: Stock, 1979.

Zima P., *Théorie critique du discours : la discursivité entre Adorno et le postmodernisme*, Paris : Harmattan, 2003.